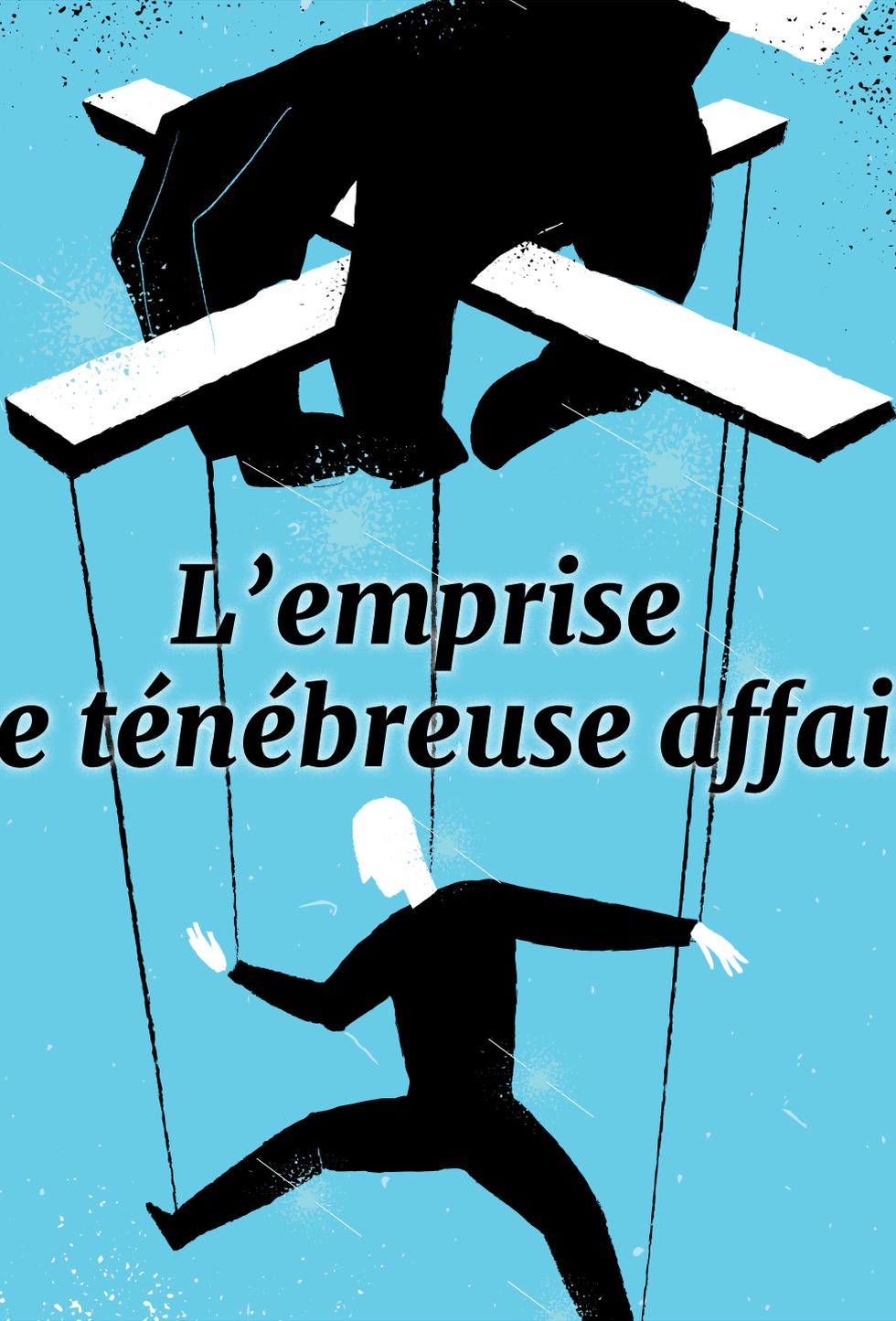


N°171

S.O.S Amitié

LaRevue



*L'emprise
une ténébreuse affaire*

La revue de S.O.S Amitié France • N°171 • Juillet 2018 • Prix : 5€

S.O.S
Amitié

UN MAL.



DES MOTS.

Sommaire

N°171 Juillet 2018

- | | |
|--|---|
| <p>4 En prise avec les mots et les choses
Yvette Rodalec</p> <p>7 « Balancés » par leurs victimes
Françoise Legouis</p> <p>8 Servitude volontaire
Charles-Édouard Leroux</p> <p>10 Vendre à tout prix, de la publicité au nudge
Anne Torquéo</p> <p>12 Entrée libre, sortie impossible : au seuil de l'addiction, la tentation
Anne-Marie Sibireff</p> <p>15 Sectes : pourquoi ne pas fuir ?
Martine Quentric</p> <p>16 L'adolescence sous le joug de Daesh
Colette Barroux Chabanol</p> <p>17 Non-moi de moi, c'est toi
Frédéric Mauvignier</p> <p>18 Viol, inceste
Martine Quentric</p> <p>20 La brèche du divorce
Colette Barroux Chabanol</p> <p>22 Héros pieds et poings liés
Françoise Legouis</p> | <p>24 La faille : un roman foisonnant d'Isabelle Sorente
Denise Demoulière</p> <p>26 Témoignages des écoutants</p> <p>27 Récit d'enfance
Y.B.</p> <p>28 Allo, ici Dracula
Jean-Christophe Debauge</p> <p>30 L'emprise des mots de l'autre à S.O.S Amitié
Michel Montheil</p> <p>31 Confier l'écoute à de jeunes écoutants ?
Renée Cheval - IFOTES</p> |
|--|---|



ABONNEMENT pour 4 numéros/an

LaRevue
S.O.S Amitié

18,50€

Abonnement normal

23€

Abonnement pour l'étranger

à partir de
40€

Abonnement de soutien

Je m'abonne

Je me réabonne

M./ Mme

Adresse

Je joins un chèque de €
à l'ordre de S.O.S Amitié France

À adresser à : S.O.S Amitié France
33, rue Linné - 75005 Paris

Édito

Le chant des sirènes



par

COLETTE BARROUX-CHABANOL

Rédactrice en chef de La Revue S.O.S Amitié



Prochain numéro

Le prochain numéro aura pour thème une réflexion sur les conclusions du rapport de l'Observatoire de la souffrance psychique.

La relation d'emprise se manifeste par l'appropriation puis par la domination de l'autre et par l'empreinte durable qu'elle laisse. » Cette définition nous évoque diverses sortes de manipulations, la force extérieure qui se saisit d'un individu, anéantissant sa volonté et son libre arbitre, le piège tendu par les sectes. On pense à la possession, à la valse des Érinnyes qui griffent et persécutent leurs victimes jusqu'à la folie. Cette forme de passion irrésistible à laquelle serait soumis le sujet a inspiré de belles pages à Descartes et Racine et, avant eux, aux stoïciens qui considéraient ces passions dévorantes comme des « maladies de l'âme ». La solution serait d'éduquer la volonté, seule capable de faire triompher la raison.

En fait, à bien observer ce phénomène à la lumière des théories psychanalytiques, la tension entre raison et passion ne suffirait pas à expliquer l'accrochage de l'emprise ; la servitude se révèle en effet plus volontaire qu'on ne le croit. Les Anglo-Saxons résumant cela d'une formule lapidaire : « *it takes two to tango* » (il faut être deux pour danser le tango). La personne qui tombe sous une emprise et qui s'y maintient obéit à des motivations inconscientes : pulsions, poids du passé, puissance des traumatismes, peurs enkystées, mésestime de soi. Le sujet n'est plus « maître chez lui », son inconscient le dirige, *volens nolens*.

Freud a bien mis au jour l'ambivalence qui traverse la psyché et il a distingué l'existence de deux pôles Eros/Thanatos, pulsion de vie/pulsion de mort. « On peut désirer ce qu'il y a de pire pour parvenir (croit-on) au meilleur », suggère F. Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

On peut être attiré par ce qui nous détruit, par besoin d'appartenance, par découragement, par goût de l'échec et inclination pour la mort. Car être libre, et vraiment libre, c'est fatigant. Alain Ehrenberg a bien montré dans *La fatigue d'être soi* quelle lassitude étirent l'homme toujours obligé de décider de sa vie. La tentation est forte – surtout lorsque les sirènes séductrices chantent très fort - d'abdiquer, de renoncer, de s'en remettre à d'autres du soin de gouverner sa vie. Mais attention, c'est sur ce terreau de fatigue et de vulnérabilité que prospèrent les aliénations, les totalitarismes, les violences conjugales et que se mettent en place toutes sortes de jougs si difficiles ensuite à secouer.

Revue éditée par S.O.S Amitié France.
Association reconnue d'utilité publique.

Directeur de la publication

Alain Mathiot

33, rue Linné - 75005 Paris

Rédactrice en chef

Colette Barroux-Chabanol

Secrétaire de rédaction

Anne Torquéo

Comité de rédaction

Jean-Christophe Debauge, Denise

Demoulière, Françoise Legouis, Martine

Quentric, Yvette Rodalec, Anne Torquéo

Conception/Design

Sam Rolland - hello@samrolland.com

Crédits photos/Éléments graphiques

Adobe Stock

fr.freepick.com

Impression

l'artésienne - 03 21 72 78 90

Z.I. de l'Alouette - 62802 Liévin cédex

ISSN : 0766-4133

En prise avec les mots et les choses

« Être sous l'emprise de l'alcool, d'un stupéfiant, de la colère, du passé, d'une secte, d'un être... » Que dire encore ? Le déterminant paraît libérer le terme « emprise » de ce qu'il peut avoir d'absolu, pour le limiter à une origine précise. Un article défini, le bien-nommé, situe une dépendance par rapport à une cause identifiable car exprimée. Mais le chemin qui mène de la cause à ses effets tourne court car la cause confisque les étapes du cheminement, ses détours, ses raccourcis et ses voies sans issue.

par Yvette Rodalec - Comité de rédaction

Il en va différemment avec l'expression « être sous emprise », comme si le nom se refermait sur son sens même et se figeait dans sa fermeture. C'est là une expression-chape qui suggère un système, une captation extrême, une soumission intégrale, un verrouillage. Pour autant, le voyage du sens est tortueux entre ces deux expressions car les paysages humains et psychologiques traversés sont divers. Sans doute peut-on distinguer des invariants dans les procédures, les effets et les issues, mais aussi de très nombreuses variables.

Comment s'exerce une emprise ?

Qu'est-ce qui fait qu'un être, une structure, un État, a de l'emprise, exerce une domination intellectuelle, morale, physique, émotionnelle sur un autre ou des autres, la scelle, au point de conduire cet autre ou ces autres à la soumission avec ce que cette dernière peut avoir parfois d'ambigu ? Comment s'installent les conduites addictives avec ce qu'elles entraînent de dépendance, de perte de contrôle de soi, de compulsion ? Comment repérer ces personnes souffrant d'addictions ? « Elles ont développé de telles défenses et mis au point de tels contournements pour dissimuler leur dépendance qu'il est difficile de mettre au jour l'emprise qui les gouverne, et qui expliquerait une bonne part de leur comportement », souligne Olivier Bellamy dans son récit autobiographique *Requiem* pour un chat à propos d'un de ses proches.

De plus, la dépendance a souvent pour corollaires la déliaison sociale, l'asocialité et l'enfermement.

L'expression « être sous emprise » renvoie souvent à la relation entre des personnes dont l'une voire plusieurs deviennent des objets manipulables et ne sont plus considérées comme des êtres humains à part entière.

Elles sont captives, prisonnières, sans oublier que le latin *captivus* ouvre sur le doublet captif/chétif et que ce dernier mot désigne un état de fragilité, de faiblesse. Oui, ainsi que l'écrit Éric Fottorino : « Certains mots ont en eux la force du désespoir. » Le mot emprise porte en lui ce qu'il désigne, une prise, et ce qui le permet, une entreprise, une stratégie. Cette dernière relève toujours d'une effraction mentale subtile. C'est une véritable lésion dangereuse dirai-je en détournant le titre du célèbre roman de Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*.

Les maîtres d'œuvre de ces liaisons, la Marquise de Merteuil et le Vicomte de Valmont, à partir du moment où ils ont jeté leur dévolu sur une proie, n'ont qu'un désir : posséder la personne non seulement sur le plan physique, mais aussi sur celui de l'appareil psychique qu'ils plongent dans une sorte d'état de sidération. Il est ainsi aisé d'amener à ses fins la proie choisie et de s'en détourner quand le jeu n'amuse

plus. « Ce n'est pas ma faute », dit Valmont après avoir séduit la prude Madame de Tourvel, la condamnant ainsi à une extrême souffrance et à une mort certaine.

Mise en scène spectaculaire, stratégie guerrière menée à bas bruit, séduction, jeu de apparences... tout l'arsenal de la manipulation est convoqué pour établir ce lien de dépendance et de soumission qui assujettit à la volonté d'un autre, qui provoque la dissolution du moi de la victime dans la volonté de l'autre au point d'y perdre son identité, son intégrité. Ces prédateurs soumis à cette « pulsion d'emprise » qu'évoque Freud, voulant posséder quelqu'un, mènent une stratégie de néantisation par le contrôle de l'appareil psychique de leur proie. Cette intervention prédatrice d'un être humain sur un ou plusieurs autres relève de la perversion. Souvent, la victime est démunie. Difficile de partager avec l'entourage ce que l'on vit alors que c'est essentiel. Delphine de Vigan, dans *D'après une histoire vraie*, le souligne clairement : « Quiconque a connu l'emprise mentale, cette prison invisible dont les règles sont incompréhensibles, quiconque a connu ce sentiment de ne plus pouvoir penser par soi-même, cet ultrason que l'on est seul à entendre et qui interfère dans toute réflexion, toute sensation, tout affect, quiconque a eu peur de devenir fou ou de l'être déjà, peut sans doute comprendre mon silence face à l'homme qui m'aimait. C'était déjà trop tard. » C'est là un autre élément de destruction qui profite au pervers. De plus,



ce dernier bénéficie souvent d'une bonne image sociale et parvient à neutraliser le milieu environnant de sa victime en usant de séduction. Dans *La cruauté ordinaire*, le neuropsychiatre Yves Prigent constate que le pervers, quelle que soit l'emprise exercée, « bénéficie en général d'une bonne opinion publique en raison de son habileté particulière à flatter, à attendrir, et à se situer dans les instances idéales de ses interlocuteurs. [...] En même temps que s'opère la destruction de la victime, se produit une captation de l'acquiescement de son entourage entraînant souvent un redoublement de cruauté sur la victime. » Cette dernière s'enfonce alors dans la culpabilité et le silence.

Ainsi, certains abusent de leur fonction, de leur position, d'un pouvoir politique ou religieux, d'une aura qui, pensent-ils, les rend invulnérables, pour s'adonner au harcèlement, au chantage, à la violence. Nicolas Guéguen, professeur d'université en sciences du comportement, dans son ouvrage *Autorité et soumission*, constate qu'il y aurait « une universalité de l'obéissance à l'autorité. » Mais qu'est-ce qui rend légitime cette autorité ? Une construction sociale, « une coutume » autour d'une fonction, d'un sexe, d'une position sociale, ou est-on soumis à une part d'irrationnel, « charmé, ensorcelé » comme le suggère La Boétie ?

Comment pourrait-on ignorer ce que subissent bien des femmes : violences psychiques, physiques, viols ?

L'affaire Weinstein ne fut que la partie émergée de cet iceberg qui dérivait en toute liberté, en toute impunité sur un océan de silence. Ce qui était au fond finit par remonter à la surface, à la lumière crue des paroles libérées des victimes. Crue, quel écho ici ! Ce mot dit un déferlement, quelque chose de brut et une vérité qui serait enfin écoutée et entendue. On comprend alors que pour sortir de cette ornière de solitude, de cette dépersonnalisation, de cette néantisation, l'écoute bienveillante d'une personne qui accorde de l'attention à la victime, qui accorde du crédit à ce qui lui est rapporté est fondamentale.

.....
Qu'est-ce qui va rendre possible l'emprise ? Quelle est « la faille qui rend vulnérable. Perméable » au point de neutraliser la volonté ?
.....

Michel de Certeau, dans le très bel essai qu'il consacre à la possession de Loudun, évoque bien ce moment instable et bref où la possession prend », c'est-à-dire où un pouvoir, quel que soit le nom qu'on lui donne, la forme qu'on lui attribue, s'impose comme autorité et s'engouffre dans une faille pour y poursuivre son chemin térébrant. Dans le cas de Loudun, les religieuses

d'un couvent se dirent possédées par une force démoniaque, s'abandonnèrent à des scènes d'hystérie dont le prêtre Urbain Grandier fut rendu responsable et condamné au bûcher. Cette effraction mentale est subtile et peut s'élargir à un groupe, un peuple, un État... On évoquera alors les régimes totalitaires et la mise en tutelle de tous les moyens d'expression, l'asservissement, l'endoctrinement et la répression la plus sanglante. Il n'est nul besoin de se référer aux dystopies comme *1984* de George Orwell, *La servante écarlate* de Margaret Atwood pour s'en convaincre. La réalité qui s'étale sur les pages de nos quotidiens soulève son cortège d'aberrations, de dangers et d'horreurs innombrables. Je songe à la dernière scène de ce documentaire formidable, *Ni juge ni soumise* de Jean Libon et Yves Hinant, consacré à la juge d'instruction belge Anne Gruwez. Elle reçoit une mère infanticide qui s'est dite mue par une force qui lui enjoignait de tuer son fils car habité par le mal, par une force satanique. Prostrée, elle dévide sans ciller l'écheveau de l'horreur qui l'amena à tout mettre en œuvre pour répondre à cette injonction « divine ». Comment ne pas évoquer la propagande savamment orchestrée entre autres sur les réseaux sociaux par Daesh, ce travail minutieux d'embrigadement qui s'empare des fragilités, des frustrations, des idéaux de jeunes hommes et jeunes femmes pour les contrevénir, les entraîner à faire, vivre ou subir le pire et à entrer dans le hors-sol de la conscience morale. Comment ignorer

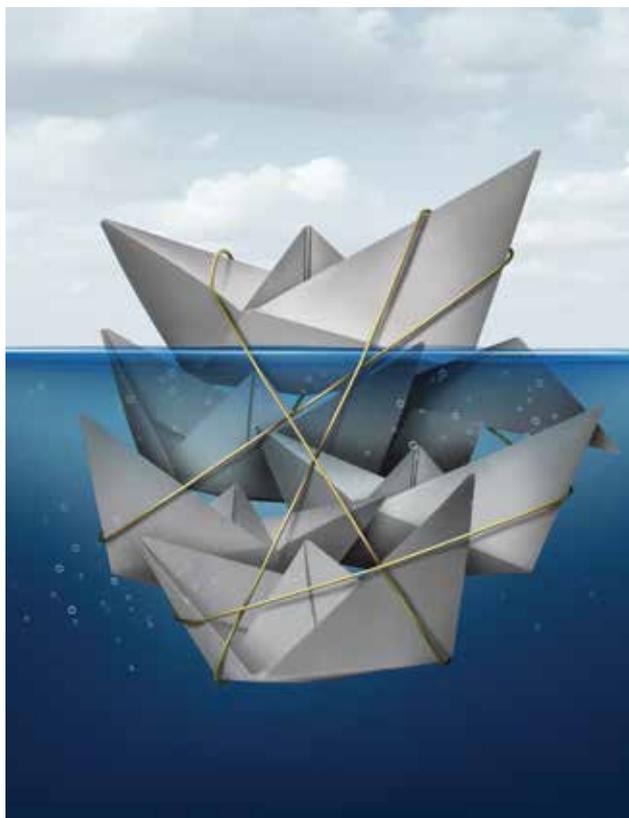
la mécanique implacable des démarches sectaires et leur rituel de dépossession ?

Mais le sujet sous emprise ne saurait être enfermé dans le seul statut de « victime-proie » subissant une autorité incontestable autant qu'incontestée. Il faut décliner les nuances, faire la part du consentement, de la soumission sans réserve, de la complicité, de l'adhésion.

Il est des « servitudes volontaires » pour reprendre l'expression de La Boétie qui semble presque un oxymore tant les deux termes s'opposent et ouvrent à l'ambiguïté de ce que peut signifier « être sous emprise ». On ne saurait ignorer une dimension paradoxale. Dans son *Discours sur la servitude volontaire*, il tente de comprendre « comment il peut arriver que tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelque fois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ; qui n'a de pouvoir de leur nuire que tant qu'ils en manifestent la volonté, qui ne saurait leur faire du mal que lorsqu'ils aiment mieux l'endurer que s'opposer à lui. » Certes, il y aurait cette « universalité de l'obéissance à l'autorité » comme l'analyse Nicolas Guéguen. Il précise : « Cette habitude à obéir et à reconnaître la légitimité d'une autorité peut nous conduire à aller très loin, à torturer ou tuer autrui ».

Mais qu'est-ce qui rend légitime cette autorité ? Une fonction, un sexe, une position sociale, ou est-on « charmé, ensorcelé » comme le suggère La Boétie, soumis à une part d'irrationnel ou « à la coutume ». Puissance de la fabrication sociale, de la domination qui annexe les certitudes, les jugements, les pensées, les sentiments, la volonté. Lors de l'exposition *À fleur de peau* installée en 2017 à l'Abbaye de Daoulas (Finistère), un documentaire montrait l'expérience réalisée aux États-

Unis auprès de jeunes enfants noirs. On leur présentait deux poupées, l'une blanche et l'autre noire, et on les invitait à dire quelle était la plus belle, la plus intelligente. À chaque question la réponse était la même : la poupée blanche. Horreur de l'aliénation qui fait de l'asservisseur le référent. Dans son dernier ouvrage, *L'origine des autres*, Toni Morrison analyse cette « obsession de la couleur » qui a permis de nier l'individualité de l'Autre et de l'humilier.



Cependant, force est de constater que la relation prédateur-victime est ambiguë. Il n'y a pas toujours rapport de force, mais parfois aussi une étrange complicité avec celui ou celle qui vous détruit lentement. Dans son récit, Delphine de Vigan décrit le lent processus arachnéen qui permet au personnage de L. de prendre possession de sa sphère privée : « Entrée dans ma vie par effraction, avec pour seul objectif l'annexion de mon territoire, mais ce serait faux. L. est entrée avec douceur, avec une infinie délicatesse, et j'ai passé avec elle des moments d'une étonnante complicité. » Les mécanismes traumatiques sont complexes et il ne faut

pas nier le consentement issu d'une savante manipulation, d'un silence systémique, de menaces qui amènent à s'enfermer dans le mutisme, à ne pas dénoncer et à adhérer à ce qui détruit quand ce n'est pas une relation sadomasochiste qui s'instaure. Songeons au film *Portier de nuit* de Liliana Cavani où le bourreau nazi et la femme qui fut sa victime se retrouvent pour rejouer dans un rituel sadomasochiste ce qui les a liés. Comment ignorer ce que l'on nomme « syndrome de Stockholm » pour caracté-

riser l'identification de la victime à son agresseur, à son ravisseur, au point d'être gagnée par sa cause. Ce fut le cas de Patty Hearst, petite-fille du magnat de la presse américain, qui pactisa avec le groupe révolutionnaire qui l'avait enlevée, embrassa sa cause et participa à des actions menées par ce groupe d'extrême gauche. L'écrivain Lola Lafon, dans *Mercy, Mary, Patty* en a fait, l'an passé, un récit magistral où l'emprise se déploie à de multiples niveaux.

Un mot n'épuise jamais la réalité. Approcher le mot emprise, c'est faire des ricochets avec un caillou, voir se multiplier les cercles concentriques, disparaître le caillou tandis que l'eau retrouve son lissé. L'image est séduisante, mais qu'en est-il du caillou dans les profondeurs aquatiques ? Qu'en est-il de

l'être humain dans ces abîmes sombres où parfois il glisse ?

1. Grasset éditeur, 2018, p. 220.
2. *Suite à un incident grave de voyageur*, Gallimard éditeur, 2013, p.11-12.
3. Jean-Claude Lattès éditeur, 2015, p.325.
4. Desclée de Brouwer éditeur, 2003, p.46.
5. Gallimard éditeur, collection Folioplus philosophie, 2008, p.8.
6. *Autorité et soumission*, Dunod éditeur, 2015.
7. Opus cité, p. 14.



David, Harvey, Dominique, Tariq, Woody, Olivier, Philippe et les autres, laïcs ou clercs, les voici incriminés. Certains sont incarcérés, d'autres sont inculpés. Tous en tout cas sont dénoncés pour l'emprise exercée sur les victimes et porteront longtemps la tache indélébile d'avoir suborné, agressé, violenté, humilié des femmes ou des enfants en se jouant de leur faiblesse.

« Balancés » par leurs victimes

par Françoise Legouis - Comité de rédaction

Les abus de pouvoir exercés sur le plan sexuel, le plus souvent par des hommes sur des femmes (ou des enfants) qui ne peuvent se défendre, existent depuis fort longtemps. Certains se dissimulent derrière une feinte humilité, tels le Tartuffe de Molière. D'autres se prévalent d'une notoriété qui les protège, ainsi en est-il de David Hamilton. D'autres encore profitent de l'immunité que leur procure leur statut, comme les prêtres pédophiles, dont les pratiques furent volontairement minimisées voire ignorées. Leur hiérarchie a longtemps opté pour une politique de discrétion excessive. Il semblerait que ce ne soit plus le cas puisque, selon l'Église, neuf clercs (prêtres ou diacres) sont emprisonnés pour violences sexuelles sur mineurs. Olivier de Scitivaux, du diocèse d'Orléans, a reconnu les faits et été suspendu de ses fonctions. Le cardinal de Lyon, monseigneur Barbarin, devait être jugé pour non dénonciation en avril 2018. Il le sera en janvier 2019. Le marquis de Sade reste un personnage libertin tellement connu que son patronyme a donné les noms usuels sadisme et sadique, bien que ce soit réduire grandement sa philosophie et son œuvre littéraire. Harvey Weinstein a utilisé son emprise professionnelle sur des comédiennes, jusqu'à ce que Alyssa Milano se révolte et crée #MeToo sur Twitter. La version française, #BalanceTonPorc, a été créée en 2017 pour dénoncer les agressions sexuelles et le harcèlement dans le milieu professionnel.

Cette liste, non exhaustive, montre que les manipulations à des fins sexuelles existent à des niveaux et dans des milieux très variés.

Un universitaire réputé est actuellement dans la tourmente en France. En 2004, la journaliste Caroline Fourest publie le livre *Frère Tariq, discours, stratégies, méthodes de Tariq Ramadan*, puis, en 2010, un autre ouvrage, *Le double discours de Tariq Ramadan*. Deux femmes ont respectivement porté plainte contre Tariq Ramadan en 2017 pour agressions sexuelles. Depuis, d'autres plaintes ont suivi en France, aux États-Unis et en Suisse pour « séquestration, contrainte sexuelle, viol avec la circonstance aggravante de cruauté » auxquelles s'ajoutent des témoignages sous X.

Les différents récits entrent en résonance et décrivent des déroulements similaires : rencontres sur Internet, séduction, mystification, manipulation, agression sexuelle, insultes, emprise. Et toujours violences et menaces, puis chantage. Les victimes ont trouvé aujourd'hui le courage de se tourner vers la justice. L'accusé, lui, soutient que les faits « ne [lui] évoqu[ai]ent rien ». Il apparaît volontiers dans des émissions télévisées, au cours desquelles il défend énergiquement ses positions et clame son innocence. C'est un « bel homme », élégant, à la voix calme et posée. Il a su convaincre un grand nombre de défenseurs, qui se sont organisés et qui n'hésitent pas à manifester. Une pétition réunit quelque cent vingt mille signatures et une collecte a rapporté cent sept mille euros.

Finalement, il est inculpé de viols et incarcéré depuis le 2 février 2018. Mais dès octobre 2017, une cellule de crise a été constituée afin d'organiser une campagne de soutien. Se met alors en place une stratégie de riposte sur Internet, menée énergiquement et qui met en cause l'impartialité de la justice et les témoignages des plaignantes. L'accusé nie en bloc tout ce qui lui est reproché, crie au complot, affirmant être victime d'une odieuse campagne de calomnies.

Depuis le 8 mars 2018, l'inculpé est hospitalisé. Il souffrirait de « douleurs aux membres » - on parle de sclérose en plaques - et de « profonde dépression ». Après plusieurs expertises contestées, une nouvelle expertise reconnaît la maladie mais juge le traitement compatible avec une incarcération.

Les procédures judiciaires vont désormais suivre leur cours, et les conclusions ne seront connues que bien plus tard. Retenons seulement les différentes manières dont usent des personnages habiles à manier le mensonge et la mystification, pour exercer violence et chantage sur des victimes fragiles et aisément manipulables. La justice tranchera, car toute personne mise en examen bénéficie de la présomption d'innocence.



Servitude volontaire

Ouvrage posthume d'un jeune conseiller au parlement de Bordeaux, le Discours sur la servitude volontaire d'Étienne de La Boétie tentait, dès le XVI^e siècle, de cerner l'énigme de l'emprise en politique en décrivant les paradoxes de cette liberté humaine qui semble s'abandonner si volontiers aux tyrans...

par **Charles-Édouard Leroux**

Professeur honoraire de philosophie, conférencier et animateur des Dialogiques du Mémorial de Caen.

« Tel est pris qui croyait prendre ». La morale de la fable de Jean de La Fontaine, Le rat et l'huître, pourrait constituer le fil conducteur de cette longue dialectique du Maître et de l'Esclave qui fait de la philosophie politique une continuelle affaire d'emprise. Le siècle passé, qui demeurera hélas celui des fascismes et des totalitarismes, nous enseigne que l'avènement des démocraties n'a pas épuisé cette affaire de domination, comme si la Volonté des peuples, depuis 1789, avait conservé (à son corps défendant) les stigmates des emprises et des empires du passé, livrant la chose politique à cette répétition des traumatismes que Jacques Lacan assimilait à une persistance du réel (passé). Référence analytique d'autant plus flagrante que le champ politique de la domination est, en matière d'emprise, un champ d'amour et de désir, jusqu'au milieu des ruines : syndrome de Stendhal, syndrome de Stockholm... Là où est l'emprise est aussi l'amour. Et l'Europe et le monde semblent présentement moins que jamais à l'abri de cette adulation des peuples qui porte au pouvoir les Tyrans. Quels tours de passe-passe, quels égarements du cœur et de l'esprit, quelles pulsions en somme portent les peuples à élire (avec le double sens de choisir et de sublimer) des hommes dont ils n'auront de cesse d'éprouver la nocivité sans que pour autant l'Élu leur devienne vraiment odieux ?

En son temps, celui d'une Renaissance qui demande à l'État la résolution du conflit entre idéaux humanistes et violences religieuses, Étienne de La Boétie, jeune conseiller au parlement de Bordeaux (il a à peine 18 ans en 1548 !), a tenté le diagnostic d'un phénomène d'emprise qu'il désigne comme la « servitude volontaire ».

Hypothèse de départ (hypothèse humaniste et hybride) : l'homme est (naturellement) libre et il fait tout pour s'asservir. « *C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être serf ou d'être libre, quitte la franchise et prend le joug, qui consent à son mal, ou plutôt le pourchasse.* » Terrible diagnostic, qui situe le comportement politique du côté de l'emprise et rend les peuples responsables de leur asservissement, donc de leur malheur ! C'est dire - et La Boétie ne manque pas de le répéter - qu'il n'y aurait pas de prise de pouvoir, encore moins de maintien au pouvoir, sans une forme de consentement : « les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et détruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient et deviennent toujours plus forts et plus frais pour anéantir et détruire tout... » Mais quelle emprise conduit au consentement ? Là où Noam Chomsky, fin théoricien de la manipulation idéologico-politique, rend compte de l'emprise à partir de la fabrication du consentement, autrement dit d'un travail de propagande (y compris en démocratie par le biais des médias), La Boétie supposait en amont une connivence originelle : « Comment [le tyran] a-t-il aucun pouvoir sur vous que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue et traîtres à vous-mêmes ? » Lourd défi en effet que de penser l'enfer de l'emprise, non à partir de l'autre mais à partir du Moi, d'un Moi qui abdique sa liberté, d'un Moi « qui ne trouve pas de nom assez vilain, que la nature désavoue avoir fait et la langue refuse de nommer » ? Un « ça », en quelque sorte, qui conduit les hommes à s'abandonner à la domination d'autres ?

Ce qui frappe La Boétie au premier chef, dans ce phénomène d'emprise, c'est la disproportion : comment un individu peut-il tant en imposer, non pas à quelques-uns, mais à des masses d'hommes ?

« Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire ? » Démystification par avance de l'Übermensch, du Surhomme : le tyran n'est souvent que le premier venu, et non un « Hercule » ou un « Samson », et même bien souvent « le plus lâche et fénelin de la nation » ! Ampleur de l'emprise : « deux peuvent craindre un, et possible dix ; mais mille, mais un million, mais mille villes ? » Cette emprise, c'est toute l'étrangeté, sinon le mystère, sinon l'énigme de la psychologie de masse, pas seulement celle du fascisme (Wilhelm Reich, au début des années 30), mais *La psychologie de masse*, aujourd'hui, pour reprendre le titre de l'ouvrage collectif publié en 2012 .

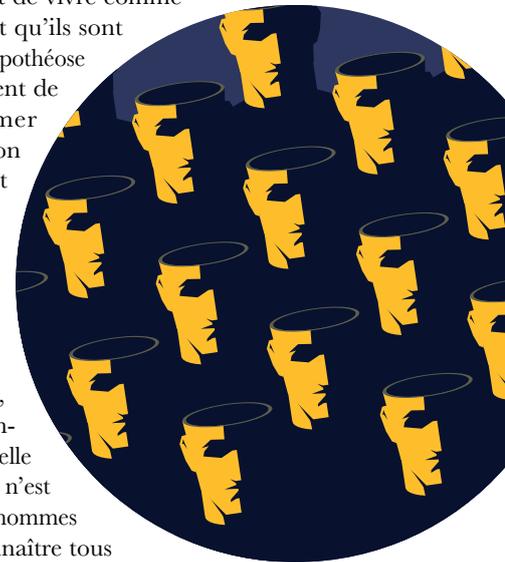
L'emprise, comme l'enfer de Sartre, c'est les autres ?

La tentation est grande en effet d'expliquer l'emprise par « les conjurations de gens ambitieux » : « Ces six ont six cents qui profitent sous eux, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents en tiennent sous eux six mille », etc.

De quoi alimenter, en somme, les théories complotistes si prisées des idéologues réactionnaires. Mais, nous dit La Boétie, l'emprise ne devient effective que sur un malentendu que Sartre qualifiait de mauvaise foi, et son argumentation est tout entière consacrée à révéler à son lecteur la source intrapsychique de son addiction. Comme toutes les emprises, l'emprise en politique résulte de la coutume, habitude séculaire, ancestrale, analogue à ce que la médecine appelle mithridatisation : « comme l'on dit de Mithridate qui se fit ordinaire à boire le poison, pour nous apprendre à avaler et ne trouver point amer le venin de la servitude. » *Panem et circenses*, « les outils de la tyrannie », comme la Satire de Juvénal préfigure la société de spectacle et de l'entertainment ! Et voilà les hommes qui, « naissant sous le joug, et puis nourris et élevés dans le servage, sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés... ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal. » Apo théose des tyrans, parachèvement de l'emprise : « accoutumer le peuple envers eux, non seulement à obéissance et servitude, mais encore à dévotion. »

Pour Étienne de la Boétie, la dévotion par laquelle « la liberté leur est toute ôtée, sous le tyran, de faire, de parler et quasi de penser », est toujours superficielle et intempestive. L'emprise n'est jamais si profonde que les hommes renoncent « à s'entreconnaître tous pour compagnons ou plutôt pour frères. »

Décidément, l'homme est condamné à être libre : « quand la liberté serait entièrement perdue et hors du monde, [les hommes] l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore la savourent, et la servitude ne leur est de goût, pourtant bien qu'on l'accoutre. » Ni Dieu ni maître : de La Boétie à Léo Ferré, la formule d'Auguste Blanqui (1880) indique le remède à l'emprise politique : résister aux idolâtries. « Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. » Résolution, décision ferme, La Boétie nous a appris que, de l'emprise à la résistance, il n'y a qu'un pas : la résilience.



1. DE LA BOETIE Étienne (1530-1563) : *Discours de la servitude volontaire* (1548), J'ai lu/Librio, Paris, 2018, 75 p.
2. *Suite à un incident grave de voyageur*, Gallimard éditeur, 2013, p.11-12.
3. CHOMSKY Noam : *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, États-Unis, 1988, Agone, Marseille, 2008, 653 p.
4. REICH Wilhelm : *Psychologie de masse du fascisme* (rédigé entre 1930 et 1933), Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1977, 341 p.
5. WOLKOWICZ Michel Gad & al. (sous la direction de), *La psychologie de masse, aujourd'hui*, Les Éditions des rosiers, Sèvres, 2012, 597 p.
6. PELTIER Marie : *L'ère du complotisme. La maladie d'une société fracturée*, Éditions Les petits matins, 2016, 144 p.

Comment séduire l'homo economicus ? Publicité, communication, marketing et la dernière théorie à la mode, le nudge, cherchent à rationaliser le contrôle de la conscience collective afin de fiabiliser le comportement des consommateurs.

Vendre à tout prix, de la publicité au Nudge

par Anne Torquéo – Comité de rédaction

Les techniques d'influence ont pris le temps de s'améliorer et de toucher tous les aspects de la vie en société. Tout se vend, par conséquent, tout doit être acheté : un objet, un service, une idée, un comportement, un parti politique...

La publicité brutale, agressive, n'a pas disparu, mais s'est laissée gagner par des méthodes plus astucieuses, quasi indétectables. Le terme même s'est effacé au profit de la « communication », plus gracieux. Elle est encadrée par un marketing émotionnel qui joue de nos réflexes primaires pour les transformer en action contrôlée par autrui. Les théoriciens en science économique ont conceptualisé un homme nouveau, rationnel : l'homo economicus ou Econ. Lui-même est en passe d'être détrôné par un être plus instable, détecté par les tenants de l'économie comportementale (*Behavioral Economics*), un individu régi par des lois complexes qu'il s'agit d'attraper par le col pour le mettre gentiment sur le chemin du comportement adapté.

De la publicité à la communication

La publicité a glissé vers la pub puis la communication, légitimant une pratique dont les outrances avaient fini par choquer le public, voire, surtout, à passer de mode. La publicité valorisait un contenu, une voiture, de la lessive. La pub a acquis des lettres de noblesse grâce à sa créativité revendiquée. La communication, elle, devient langage. Elle cherche à délivrer un message. Elle est persuasive. Son champ d'action s'élargit : communication commerciale, politique, d'entreprise, publique. Elle investit tous

les canaux d'information et joue des codes de la séduction. Il faut gagner le cœur des cibles, lesquelles, une fois définies, sont bombardées de messages positifs, ou culpabilisateurs. La communication brouille les pistes en utilisant les codes de l'information, dans les publi-reportages ou les campagnes de promotion de tel artiste. Le mélange des genres rend la lecture difficile et provoque des décisions involontaires : j'achète cette voiture parce que le journaliste désintéressé la trouve respectueuse de l'environnement ou est-ce sous l'emprise d'un message savamment concocté par le service marketing du fabricant ?

La notion de « stratégie de communication » induit une idée d'habileté à parvenir à ses fins, à imposer son discours dans un rapport de forces asymétrique entre un émetteur conscient et un récepteur inconscient des enjeux. En inscrivant le terme « stratégie » dans un moteur de recherche sur internet, il est intéressant de noter que les deux premières occurrences trouvées sont « stratégie militaire » et « stratégie de communication ». Il n'y a pas de stratégie sans objectif, celui de faire plier l'adversaire et de le soumettre à sa propre volonté. Ce mot lisse, « communication », dénué de connotation guerrière, ne cache-t-il pas sous les dehors attrayants de la séduction une volonté délibérée et généralisée d'instrumentalisation des consciences humaines ?

Emprise douce, séduisante, caressante, la communication s'est engouffrée dans tous les champs des relations sociales, en particulier dans ceux du politique et de

l'économique. Outil efficace au service d'un candidat, d'un parti, d'un pouvoir, comme d'une boisson à bulles. Si elle sert l'ordre établi, on la qualifie de propagande. Ce terme n'a pas toujours eu une connotation péjorative avant d'être associé au totalitarisme, alors que la démocratie inventait les relations publiques. En 1928, Edward Bernays, un publicitaire malin et américain, invente ce nouveau principe. Il comprend que pour être efficace, la stratégie d'influence doit se parer de beaux atours. Dans son petit ouvrage *Propaganda*, il cache ses recettes de manipulation des foules sous le nom de « relations publiques ». En effet, dans un régime démocratique, la nécessité d'obtenir le vote des concitoyens impose une certaine finesse dont ne s'embarrasse pas un régime totalitaire. Soumission par la peur dans ce cas-ci, soumission librement consentie dans ce cas-là, la stratégie d'emprise est à l'œuvre.

Ceci dit, tous les régimes, autoritaires ou pas, ont dû travailler leurs discours.

La force ne suffit pas pour mobiliser les foules. La propagande est beaucoup plus efficace.

Sinon, comment des foules entières auraient-elles pu être réduites en esclavage, si ce n'est en étant convaincues de leur propre infériorité et impuissance ? Comment des peuples auraient-ils pu massacrer leurs voisins de toujours avec un sentiment de légitimité ? Pourquoi parler au passé d'ailleurs, ces questions relevant toujours de l'actualité.

Le marketing émotionnel

La manipulation a un allié : les émotions. L'être humain soumet ses décisions à sa raison et à ses émotions. Celles-ci sont bien moins contrôlables par le sujet mais aussi moins détectables. Elles agissent en sous-main, masquées. Des parents, se pensant mus par leur propre goût - si original - choisissent sans le savoir le prénom le plus à la mode pour leur bébé. Pourquoi ne jure-t-on plus que par le vert (l'année du vert) et le pantalon taille haute ? Et, bien sûr, pourquoi l'intolérance au gluten ? On évoque l'hyper-synchronisation des consciences. D'où vient-elle ? On voit bien comment elle se manifeste, mais pas comment elle se fabrique. Elle s'enracine certainement dans une normativité involontaire des comportements. Elle est aussi largement suscitée par des pratiques marketing qui visent à annihiler toute résistance raisonnable des êtres humains perçus avant tout comme des consommateurs. Le marketing émotionnel joue la carte de l'émotion, qui favorise l'action d'achat (d'un objet, d'un service, d'une pratique religieuse, d'un parti politique...). Sous le coup de l'émotion, la réponse est impulsive et déraisonnée. Sous son emprise, toute volonté disparaît. Sans le recul pris par le temps nécessaire à la réflexion, le consommateur s'abandonne et obéit au message d'achat. L'émotion et la raison occupent deux espaces distincts dans le cerveau, qui fonctionnent mal ensemble. Les communicants ont bien compris tout l'intérêt qu'il y avait à privilégier la zone émotionnelle. En frappant les esprits (au gourdin), de façon courte et répétitive, mais aussi simpliste pour ne pas encombrer le cerveau de points d'ancrage pour la réflexion, les publicitaires impriment des images qui deviennent des certitudes : courir avec telle marque de chaussures, manger telle pâte à tartiner, rouler avec telle voiture...

Influence, conviction, manipulation, emprise, aliénation, les termes sont nombreux pour désigner la lutte entre la sauvegarde du libre-arbitre et l'imposition d'une idée

par autrui. Cette lutte n'est jamais tout à fait gagnée ni perdue. Si l'on ne tenait pas la liberté en si haute estime, la volonté hégémonique n'est pas forcément fondée sur de mauvaises intentions. Convaincre de l'utilité d'un vaccin, d'une conduite saine, de mieux manger, moins polluer... C'est ce que défendent les tenants de cette nouvelle pratique, le « nudge ».



Une approche comportementale de l'économie : le nudge.

La pratique de l'incitation « douce » pour inspirer une décision, existe depuis toujours. Le sourire du vendeur déclenchera plus sûrement une vente qu'une moue renfrognée. Le *nudge*, ou « coup de pouce » en français, marque un changement d'échelle. Il s'agit de transformer un procédé banal en une science omnipotente visant à étudier tous les contours, à le rationaliser et à le systématiser. Cette méthode qualifiée de « paternalisme libertarien », car elle organise les choix sans les forcer, a été popularisée dans le livre *Nudge : la méthode douce pour inspirer la bonne décision* (éditions Vuibert), écrit en 2008 par Cass Sunstein, professeur de droit à Harvard, et Richard Thaler, économiste à la Chicago University.

Inspiré par la science comportementale, Richard Thaler pense qu'il faut aider les individus à prendre les meilleures décisions

en les accompagnant dans leurs choix de tous les jours, car ils en sont incapables pour tout un tas de « biais cognitifs » et culturels. D'où son idée de leur imposer des décisions tout en leur faisant croire qu'ils conservent leur pleine liberté de choix. Son application la plus connue est celle des fausses mouches imprimées, au début des années 2000, dans les urinoirs de l'aéroport d'Amsterdam pour inciter ses usagers à viser juste afin de réduire les dépenses de nettoyage. Elles le furent de 80 % ! Ces techniques ont été appliquées dans les pays anglo-saxons avec la création d'une *Nudge Squad* en 2009 par l'administration Obama suivie d'une *Nudge Unit* en 2010 en Grande Bretagne par le Premier ministre David Cameron, sous la houlette de Richard Thaler.

Il faut se rappeler, afin de comprendre l'intérêt de l'économie pour la recherche sur l'emprise psychologique que, en 2002, pour la première fois, le prix Nobel d'économie consacrait, non pas un économiste, mais un psychologue, Daniel Kahneman, qui n'avait jamais vraiment travaillé sur l'économie, mais s'en était approché par son étude des processus de décision.

Une question éthique peut se poser sur ces nouvelles pratiques. Une préparation psychologique qui permet la soumission sans coercition, qui fait fi de la capacité de juger par soi-même, n'est-ce pas une forme douce d'aliénation ? Une forme de contrôle à laquelle les objets connectés (bracelets Fitbit, maison intelligente...) nous préparent. « Les objets connectés vont être le support de nombreux nudges, assure Christophe Benavent, professeur de marketing à l'université Paris-Ouest. En fait, nous vivons déjà dans un monde bardé de machines qui ne se contentent pas de communiquer mais agissent de façon prescriptive. Les algorithmes sont en train d'influencer notre comportement – que l'on pense aux recommandations d'Amazon. »

Entrée libre, sortie impossible : au seuil de l'addiction, la tentation

Ulysse est prévenu du double pouvoir des Sirènes : enchanter le voyageur et le détruire, l'enchanter pour le détruire. Il parvient à entendre leurs voix sans en subir l'emprise. D'autres les écoutent, mais tombent sous leur domination... Or celles-ci, comme piège, renvoient à ce moment où l'on n'y est pas encore tombé, où le sujet hésite : le moment de la tentation.



par Anne-Marie Sibireff – Professeur de philosophie

Avec la tentation, l'homme fait l'expérience paradoxale d'être, à l'égard du même objet (ou acte, ou parole) curieux ET craintif, attiré ET arrêté, aimanté par ce à quoi il répugne : elle est l'équivalent psychique du vertige. L'expérience humiliante du « C'est plus fort que moi », la dépendance, semble bien loin de l'affirmation cartésienne « Il suffit de bien juger pour bien faire » qui, à ce stade, peut paraître illusoirement triomphante. S'il semble souvent difficile de résister à la tentation, c'est que les éléments en présence sont dotés de caractéristiques particulières qu'il est intéressant d'analyser.

Le sujet entre le désir et l'interdit

L'élément le plus apparent de la tentation est le désir, l'envie. Non le besoin, mais le désir avec l'infini de ses possibilités, de son

insatisfaction, de ses renaissances. Qu'il s'agisse d'une chose, d'une parole, d'un acte, d'un savoir, ce sur quoi porte le désir est accessible. L'arbre de la connaissance du bien et du mal est au beau milieu du Jardin d'Éden. Mais il a une qualité invisible, qui le distingue de tous les autres : il fait l'objet d'un interdit. Le désir ne devient tentation que si la satisfaction est barrée par une loi, une règle, un veto.

L'interdit qui brise l'innocence et pose la distinction entre le permis et le défendu, est connu par l'homme tenté. Il adhère même à l'échelle de valeurs ainsi établie : Je vois le Bien, je l'approuve et je fais le mal. Échelle de valeurs et non d'intérêts, la tentation, au sens strict, est du registre de la moralité, ce qui exclut, par exemple, le choix parfois nécessaire entre satisfaction du désir et prudence. Hésiter entre le

plaisir immédiat et une satisfaction à long terme relève plus de l'hésitation du parieur qui se demande où il a le plus à gagner.

Pour reprendre la distinction kantienne, l'échelle d'intérêts, dans laquelle chacun classe à sa guise le confort, la conservation de soi, l'intensité du plaisir... renvoie à l'impératif hypothétique (si tu veux avoir des chances de vivre longtemps et en bonne santé, tu dois t'abstenir de telle chose, pratiquer telle activité. Mais tu peux ne pas vouloir vivre longtemps). La vraie tentation se heurte à l'impératif catégorique, à l'absolu de l'interdit : « Tu ne tueras point ». Ici peut surgir la figure du tentateur, celui qui évoque la possibilité d'une transgression, fait douter de la réalité du danger, promet la félicité.

Porteur du désir et soudé à lui, conscient de l'interdit, l'homme tenté est aussi un être vivant conscient, dont les actes ne s'enchaînent pas mécaniquement, qui n'est pas entièrement déterminé par ses antécédents, qui dispose de cette capacité à s'interroger, à juger, à choisir, à dire non, à dire je. Mais cette conscience est partagée. Dans la tentation, elle fait l'expérience de son caractère double ou triple. Elle veut dans le même temps des choses contradictoires, ou bien elle les veut successivement et ne se reconnaît plus elle-même d'un moment à l'autre, ou bien encore elle expérimente, douloureusement, l'autonomie de la chair. La tentation situe l'homme dans un jeu de forces, de tensions, où il est tiraillé, déchiré. Mais dans ce champ de forces contradictoires, il n'est pas que spectateur, il est aussi acteur.

Or ce qui frappe dans cet affrontement, c'est que les forces en présence sont bien inégales.

De quelles forces dispose la tentation ?

Elle a de prime abord une force pour ainsi dire intrinsèque. Attirance, aimantation, attraction (on parlera de chute), quel que soit l'objet ou l'acte convoité, il est paré de séduction. « Ce sont des paroles de miel, c'est le bel incarnat de l'apparence », nous dit Vladimir Jankélévitch. Que de sagesse faut-il pour ne pas trouver agréable la flatterie, alors même qu'on la connaît comme telle ! Et lorsque la tentation semble passive, l'effet d'attraction n'en est que plus grand. La tentation nous promet du plaisir. Celui-ci parle directement aux sens. Il y a une « évidence ontologique » du plaisir, il se suffit à lui-même, comme le bonheur. La tentation a pour elle la facilité - y céder est possible, à portée de main - et l'immédiateté. Elle pratique le harcèlement, ne déclare jamais forfait, même si elle varie d'intensité. Alors qu'on la croit disparue, elle n'est qu'assoupie et ressurgit à l'improviste avec une force étonnante. Elle est multiple, changeante, s'avance masquée, assaille de tous côtés l'homme, vulnérable par tous ses sens, ses orifices, son imagination.

À côté de ces atouts intrinsèques, la tentation jouit souvent d'un contexte très favorable. C'est d'abord le préjugé invinciblement bienveillant qui s'attache à la beauté, même reconnue comme perfide, à ce qui est

agréable, même si l'on sait que ce n'est pas bon. On loue la spontanéité, on éprouve de la sympathie pour celui qui a des élans, on ressent parfois de l'admiration pour le flambeur... Et l'on méprise l'homme rationnel, l'accusant ou le soupçonnant d'être froid, calculateur, mesquin, égoïste. Celui qui franchit les limites du permis suscite l'admiration. Certes, il faut reconnaître que, dans l'histoire, ceux qui ont créé de nouvelles valeurs ont remis en cause l'ordre établi, les interdits arbitraires, l'obéissance à ce qui était considéré comme sacré.

C'est une véritable fascination que suscite, auprès de certaines personnes, notamment jeunes, le fait de risquer sa vie par jeu : roulette russe, paris stupides, jeux de collégiens où l'on frôle la mort...

Être capable de mettre sa vie en jeu, n'est-ce pas la manière par excellence de montrer que l'on est libre ?

La tentation rend, alors, la vie aventureuse et passionnée. Chacun de nous peut comprendre la femme de Barbe Bleue : l'intéressant, n'est-ce pas précisément ce qu'il y a derrière cette porte, interdite par celui qui a donné la clé ? Il faut franchir la limite. Kant raille l'oisiveté d'Adam et Ève au Paradis, l'ennui qu'ils auraient connu s'ils y étaient restés. Mais l'ennui, ce n'est pas seulement l'existence sans travail, sans activité, c'est aussi l'existence lisse, sans à coup ni surprise. Qu'un arbre se révèle interdit et tout change, on cesse de bailler, comme il devient intéressant de vivre ! Le passage à l'acte semble une manifestation de la liberté, du courage, de la détermination. On cesse de regarder, dans l'irrésolution, cartes et catalogues, pour partir réellement en voyage. En choisissant ce possible, on en exclut d'autres, on enclenche d'autres décisions, d'autres actions, on court des risques.

Enfin, on l'a vu, en contrariant le désir, l'interdit le nourrit, lorsqu'il ne le crée pas. La tentation capte l'argument adverse, le retourne en sa faveur (par exemple : le danger). Elle n'est peut-être pas raisonnable, mais elle est raisonneuse. Le serpent neutralise la menace divine par une double promesse, fallacieuse mais, après

tout, plausible : vous ne mourrez pas, et de plus vous aurez un savoir égal à celui de Dieu... Face aux multiples atouts du désir contrarié, quels sont ceux de l'interdit ?

L'interdit : des atouts incertains

Certes, l'interdit n'est pas démuné. Il dispose lui aussi d'armes intrinsèques, mais qui peuvent se retourner contre lui. Au premier plan de celles-ci, sa stabilité : il ne varie pas. Mais, de ce fait, il peut être accusé d'immobilisme. Puis les facultés qu'il est capable de mobiliser : la raison, comme faculté calculatrice, capable de « peser le pour et le contre ». Mais aussi comme faculté en chacun de l'universelle aptitude à se poser la question : mon acte est-il universalisable sans contradiction ? La raison, qui peut s'adjoindre les services de l'imagination anticipatrice, rationnelle, élargit donc considérablement les frontières de l'espace et du temps et ouvre au sujet la possibilité d'échapper à la prégnance de l'ici et du maintenant. Mais la raison peut se retourner contre l'interdit, ébranler ses fondements, mettre en évidence son arbitraire, lui poser la question : de quel droit ?

L'interdit peut aussi solliciter la volonté. Cela suppose que le sujet perçoive lui-même celle-ci comme effective, distincte de l'envie, capable de s'appuyer sur la raison. Or, loin de la spontanéité et de l'impatience du désir, perçues comme juvéniles, la volonté met longtemps à prendre conscience d'elle-même, elle a toujours une longue histoire, elle se forge lentement et péniblement, dans la pratique des obstacles surmontés.

En revanche, que de faiblesses, au moins apparentes, pour l'interdit ! Il ne flatte pas, mais, généralement, menace. Il ne peut rien promettre : le salut n'est jamais assuré. Il est abstrait, immatériel, de l'ordre de la représentation. Il est négatif et ne veut qu'empêcher. Il est répétitif. Enfin, grief majeur à notre époque, on le soupçonne toujours d'anti-hédonisme. Il serait le fait d'une poignée de personnes dont le seul but est d'empêcher la plus grande partie de l'humanité de jouir des plaisirs chatoyants et innocents de l'existence.

Décider de ne pas céder à la tentation, c'est donc choisir l'effort contre la facilité, un effort à constamment renouveler, en vue d'un résultat incertain et pour parvenir à une situation qui peut paraître bien terne.

Il s'agit pourtant d'un choix existentiel ; emboîter le pas à des forces que l'on réprouve, ou décider de leur résister. Chemin difficile, arrivée peu gratifiante : Apollon et Dionysos, Socrate et Gorgias... Le choix de la majorité des hommes ira toujours aux seconds.

L'on voit que, dans la tentation, entre le désir et l'interdit, ce ne sont pas des sollicitations du même ordre que rencontre le sujet : la raison, la volonté, la liberté n'ont pas les mêmes armes que le désir. D'où l'impression d'être, dans la tentation, dépassé, impuissant, emporté, et le souhait de ne pas être laissé seul face à elle et l'aide sollicitée : « Ne nous laisse pas succomber... »

Combat, débat : une issue indéterminée

Pour mettre à distance la tentation, peut-être pourrait-on désigner tout d'abord de fausses pistes. Fausses car fallacieuses à long terme, mais pouvant parfois, dans l'urgence, s'avérer opérantes, donc non négligeables.

- Supprimer l'interdit, rendre permis le fruit défendu ? D'autres limites, souvent plus dangereuses, seront cherchées et trouvées.

- Stériliser le milieu pour préserver l'innocence ? S'éloigner de toute occasion de tentation ? Dans les couvents, les « déserts », les tentations, absentes sous forme d'objets, foisonnent comme fantômes, pensées, et le pauvre saint Antoine est assailli nuit et jour.

- Remplacer l'interdit par une impossibilité ? C'est ce que fait Ulysse, « l'homme aux mille ruses », en anticipant, alors qu'il en est encore capable, à la fois son ravissement à l'écoute du chant des Sirènes et le piège mortel dans lequel elles attirent le voyageur. C'est avec lui-même qu'il ruse et, dans cette situation ponctuelle, cela lui réussit.

- Tenter d'anticiper la désillusion pour désamorcer le désir ? Par cette démarche intellectuelle, le rapport au temps est modifié : on n'est plus dans l'immédiateté. Mais le souci du regret futur (que l'on peut considérer comme une bien pauvre sagesse, mais qui en est peut-être le - modeste - début) n'a de poids que si celui-ci a déjà été expérimenté au moins une fois.



Dans ce débat, c'est bien la dignité de l'homme, comme sujet libre, qui est en jeu. Dès lors, n'est-ce pas avant tout sur elle qu'il faut s'appuyer ?

Par définition, pourrait-on dire, l'homme a le souci de se revendiquer comme sujet. Qui accepterait de gaieté de cœur d'être considéré comme un mécanisme ? On discerne cette préoccupation, même lorsque le désir a été assouvi sans conséquences fâcheuses, dans la mauvaise conscience, le remords d'avoir « mordu à l'hameçon ». C'est l'estime de soi, sans laquelle aucun bonheur n'est envisageable, qui est en jeu. Et cette estime de soi suppose une confiance dans la volonté, non comme faculté toute puissante, sans faille, surgie miraculeusement de notre nature d'homme et donnée une fois pour toutes, mais comme aptitude que l'on forge, soigne, renforce, laborieusement, patiemment, dans la rencontre effective des obstacles de la vie, mais aussi des obstacles que l'on peut susciter délibérément soi-même, dans le but précisément d'éprouver périodiquement et d'aguerrir cette volonté. C'est le sens des précieux conseils que nous donne Descartes dans son *Traité des passions*.

Dans le même ordre d'idées, la volonté peut être patiemment convertie à l'autolimitation (peut-on aller jusqu'à tabler sur un désir d'ascétisme ?). L'énergie du désir peut être canalisée vers l'idée que la vie aventureuse n'est pas nécessairement celle que l'on croit, que les vraies aventures sont celles de l'esprit. Mais il faut nous souvenir en même temps que, comme le dit Freud, devant la possibilité d'un plaisir sauvage, la réalisation d'un désir archaïque, tous les

barrages peuvent céder. Pauvres pécheurs, il nous faut sans cesse remmailler nos filets. Mais l'expérience personnelle de la tentation, de la désillusion, du remords, non tant d'avoir désobéi que d'avoir marché, peut être le point de départ d'un travail sur soi dont Descartes nous montre le chemin.

N'est vraiment courageux que celui qui est tenté par la lâcheté. Et comment prendre la mesure de l'amour d'Ulysse pour Pénélope, sinon en étant conscient de la force qu'il lui a fallu pour échapper à Calypso, magicienne séduisante mais hautement toxique pour sa liberté, et rejoindre Ithaque par tous les moyens ?

La tentation est bien une épreuve à l'issue incertaine. Par elle les hommes sont arrachés à l'innocence et précipités dans l'histoire, dans l'aventure éthique, qui suppose la liberté, mais comporte le risque de la soumission. En ce sens, soyons reconnaissants à Ève, à Pandore, même si la souffrance et la mort font désormais partie de notre lot. Souffrance du déchirement, précisément : entre le désir comme force, énergie, et la raison qui argumente et débat, chacun fait couramment l'expérience douloureuse de l'impuissance de la volonté. De cette impuissance l'homme est si honteux qu'il a donné à la tentation la figure d'un Autre, diable, serpent, séducteur en tout cas. En relisant le *Traité des passions* de Descartes, nous comprenons que c'est notre jugement qu'il faut former, notre capacité à prendre du recul, c'est notre volonté qu'il faut forger. Objectifs bien modestes en apparence, qui impliquent un travail de longue haleine souvent peu gratifiant, mais qui est la condition de notre liberté effective.

Sectes : pourquoi ne pas fuir ?

par Martine Quentric – Comité de rédaction

Aussi équilibré.e.s que nous soyons, nous pouvons tous croiser une secte et y sombrer, mais pas n'importe quand : il faut que nous soyons fragilisé.e.s par une épreuve (deuil, chômage, sortie de prison, drogue, divorce, solitude, longue maladie, dépression, burn out, incendie, cambriolage, accident, catastrophes naturelles...). Si un sens manque à notre vie, si nul n'est là pour nous aider dans l'épreuve, si nous sommes prédisposé.e.s à la soumission par une éducation rigide, des épreuves dès l'enfance, nous sommes vulnérables.

Les sectes criminelles s'avancent masquées et s'insinuent dans les failles de nos sociétés. Elles se présentent sous des dehors rassurants et amicaux, elles proposent d'entrer dans une « famille » de cœur, d'échapper à « un monde cruel » pour marcher ensemble vers un avenir riant en cette vie ou au-delà, d'apprendre des techniques pour aller mieux, de guérir par des méthodes autres... Dans un monde désenchanté où la valeur de l'humain semble souvent inférieure à celle du marché, la quête de sens et d'engagement peut ouvrir la porte à ceux qui ont des réponses toutes prêtes, et qui jouent avec les peurs et la faiblesse de ceux que les épreuves ont laminés. La présence d'un personnage charismatique présenté comme un scientifique (dont les diplômes existent ou non), un formateur, un coach ou un « élu divin », ou par celle d'une technique hors norme, peut donner envie de s'en remettre à l'homme, à son groupe ou à ses propositions quand la fatigue d'exister ou de tout porter seul est forte.

La personne qui se laisse séduire ne voit pas immédiatement qu'il y aura un prix à payer pour tout cela et qu'il peut être lourd : quitter ses habitudes, sa famille, ses amis, perdre ses moyens financiers, son esprit critique. Les discours apocalyptiques, la remise en question des formes politiques,

des sciences, des normes sociales, des philosophies ou religions autres, confortent les craintes de la personne qui se sentait déjà « hors circuit » ou menacée dans un monde où ses sécurités étaient ébranlées. En parallèle, les discours valorisant

Tout peut faire secte. Il ne s'agira pas ici de qualifier les habitudes et croyances d'autrui qui nous sont souvent incroyables, mais de voir comment certaines ont des activités privatives de libertés, de santé physique et morale, voire criminelles. Ces sectes-là impliquent une soumission.

le sentiment d'être spécial, différent parce qu'élu, sauvé même, capable d'obtenir des « pouvoirs », redonnent un regard positif sur soi ; en situant les autres dans une erreur qu'il faut fuir ou éradiquer pour ne plus jamais risquer d'en souffrir. Il lui faut accepter d'être infantilisée, de ne plus décider de sa vie, d'obéir sans discussion, d'apprendre un jargon propre au seul groupe, d'être privée de sommeil, de nourriture, de soins médicaux, de liberté de circuler, de salaire pour un travail toujours plus intense afin que la pression ne retombe jamais. Des techniques relaxantes aux effets narcotiques lui donnent à penser qu'« ici elle est bien », et quelques guérisons opportunes, accompagnées de « visions » sous hypnose semblent valider le discours ambiant. L'obéissance peut aller jusqu'à devoir commettre des actes immoraux, illégaux, criminels, voire conduire au suicide.

Lisant cela on peut s'interroger : « pourquoi la personne ne fuit-elle pas ? » Parce que l'étau s'est refermé insensiblement, que le manque de sommeil ou les carences alimentaires débilitent physiquement et intellectuellement, que la perte de confiance en soi voire le sentiment de honte, enfin l'abandon des moyens financiers empêchent la fuite. D'ailleurs, comment fuir ? Pour aller où ? Comment survivre au moins au début ? Certains ont grandi dans cet univers, ignorant

que cela puisse être autrement ailleurs. Ils ne disposent ni de moyens de communication, ni du savoir lire pour certains ; comment pourraient-ils rêver de sortir de leur caverne ?

Ceux qui réagissent quand même sont souvent soumis à des pressions énormes : « excommuniés » donc interdits de contact avec qui que ce soit de la secte (amis, parents...), suivis partout, calomniés, victimes de chantages, harcelés au téléphone à toute heure, harassés par des pressions financières, jusqu'à être menacés voire agressés. Certains ont été tués.

Le recours à la justice n'a que peu d'effets : les procédures sont souvent classées sans suite ou débouchent sur un non-lieu car l'adulte paraît avoir consenti à tout ce qu'il a subi. Ne pourront sortir de cet enfer que ceux qui ne devront pas se battre seuls pour retrouver une place dans la vie « normale » ; ceux auxquels les amis et la famille sont restés fidèles et accueillants, capables d'entendre sans juger, de communiquer vraiment. Ce que des associations comme S.O.S Amitié tentent de faire au quotidien. L'anonymat permettant à la victime, désormais inquiète de tout risque d'emprise, de parler en gardant une distance rassurante.





L'adolescence sous le joug de Daesh

Des thérapeutes du CPDSI (Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'Islam fondé en 2014 par Dounia Bouzar) et le psychiatre Serge Héféz qui dirige l'unité de thérapie familiale au sein du service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent (Groupe Hospitalier Pitié-Salpêtrière) se penchent sur la « fascination délétère » exercée par Daesh.

par Colette Barroux Chabanol – Comité de rédaction

Dans *Je rêvais d'un autre monde* (Stock 2017) l'anthropologue Dounia Bouzar et le psychiatre d'adolescents Serge Héféz se sont livrés à une analyse très pointue des situations de plus d'un millier de jeunes (et de leur famille) confrontés à cette « radicalisation ». Ils ont mis au jour les « fils invisibles » qui forment la toile d'araignée dans laquelle sont pris ces jeunes qui ont cédé aux entreprises manipulatrices et aux utopies du djihadisme. Détricoter ces mécanismes d'emprise est un travail considérable.

Dounia Bouzar qualifie Daesh de mouvement totalitaire animé d'un projet de « purification interne » et « d'extermination externe ». Quelles sont ses méthodes ?

D'abord rassurer les jeunes (12 à 25 ans), individualiser leur recrutement et leur embrigadement de façon à combler leurs idéaux. Persuader le jeune que son malaise disparaîtra s'il adhère à l'idéologie. L'adolescent est à la recherche d'un lien fort et « l'aspect relationnel voire fusionnel est omniprésent » (Scott Atran). « Les djihadistes créent une désorganisation émotionnelle au niveau individuel et ébranlent les repères de civilisation au niveau collectif », dit Dounia Bouzar. Ce que cherchent les jeunes, c'est une réponse à des questions existentielles. Grâce à Internet, les « rabatteurs » travaillent masqués et créent autour du jeune un « noyau compassionnel » (Scott Atran). La deuxième étape consiste à isoler le jeune de tous ses autres interlocuteurs (famille, parents, amis, école, animateurs de loisirs) car leurs proies ne doivent plus penser, communiquer, ressentir. On leur construit une représentation paranoïaque du monde. Tout le monde leur ment, la corruption est générale. La théorie du complot et le sentiment de persécution peuvent prendre une connotation sacrée.

Les jeunes sont attirés naturellement par un discours de rupture : générationnelle, culturelle, politique. Tous cherchent un groupe fusionnel, une tribu, une communauté. L'embrigadement leur propose une nouvelle naissance. Ce sentiment de lien intense implique aussi de « mourir pour les autres ». Les motivations d'engagement sont variées : se dévouer, atteindre un monde parfait, venger les faibles, rechercher le contact de la mort, trouver la pureté (notamment pour les filles qui se sentent peu respectées).

Il est difficile de rompre cet embrigadement et cet endoctrinement. Tout interlocuteur est délégitimé. Il faudra une alliance entre les thérapeutes et les parents, la présence d'un tuteur de résilience, un appel aux émotions susceptibles de provoquer un « réveil ». Ce travail sera individuel et nécessitera de prendre en compte la quête de sens, le désarroi de ces adolescents qui confient leur destin à Daesh.

Serge Héféz évalue à deux mille environ le nombre de jeunes qui ont « succombé aux sirènes de Daesh ». Il n'y a pas de profil type. Leur point commun est d'être des adolescents rêvant d'un autre monde et peinant à trouver du sens à leur vie. Ces adolescents sont en souffrance et, pour exister, ils doivent rompre leurs appartenances, quitte à flirter avec le risque et la mort. Il y a dans l'adhésion à Daesh des caractéristiques qui relèvent de l'addiction. Le discours fanatique où se mêlent Vérité et toute-puissance trouve un écho dans l'univers mental désorganisé de ces jeunes.

« La conversion permet à certains jeunes entravés dans leur recherche d'autonomie de construire leur propre univers en opposition avec leur famille. C'est une voie de sortie et d'apaisement », croient-ils.

« Mais si ces discours rencontrent un tel écho, c'est sans doute qu'ils viennent combler une faille, un manque, apaiser un désarroi. [...] La puissance et la gloire, voilà ce que promet Daesh à des jeunes qui refusent les valeurs mercantiles de nos sociétés occidentales et sont avides d'action au service d'une cause qui puisse donner du sens à leur existence. [...] La mort même est revendiquée, espérée, promesse de gloire de rédemption qui vient mettre fin à une souffrance existentielle.

« Le discours djihadiste flatte la mégalomanie du sujet en lui offrant une issue grandiose, à sa mesure, le paradis et la célébrité tout ensemble. »

L'adolescence est une période de la vie faite de fragilité, de désarroi, de difficulté de se séparer et de s'affirmer, ce qui constitue un terrain idéal pour la propagande de Daesh.

Peut-être peut-on avancer l'idée qu'un adolescent saisi de mal-être dans sa famille imparfaite ou simplement trop enveloppante, choisit, pour se séparer, de s'abandonner à l'emprise d'une idéologie de rupture assez habile pour lui faire entrevoir des « paradis artificiels » et une appartenance fusionnelle. Elle tablera sur sa vulnérabilité pour l'engager dans des actes de terrorisme dont les couleurs religieuses ne sont que des leurres.

Nous remercions Serge Héféz de nous avoir autorisés à reprendre largement ses propos, tirés de son ouvrage précité.

Non-moi de moi, c'est toi



Comment comprendre la relation d'emprise dans la cure analytique, non pas sous l'angle de la perversion, mais réfléchie comme mécanisme originel et constitutif du sujet ?

par Frédéric Mauvignier
Auteur et psychanalyste

Il est difficile de ne pas satisfaire notre désir d'attacher par l'anneau sacré du langage ce couple merveilleux de l'interdit et de l'immoralité : l'emprise qu'on regarde par la lorgnette de la perversion ; duo démoniaque du pervers et du narcissique, qui plus est, manipulateur. Essayons plutôt de questionner cette notion sous l'angle de la relation à soi-même autant qu'à autrui.

Tout sujet est sous l'emprise d'un autre

Au commencement, il y a la dépendance de l'enfant. Il a des besoins. Il doit pour survivre être nidifié, pris en charge en termes de soin, de nourriture, d'affection. Il est sous l'emprise d'un autre, un aimant qui satisfait ses besoins. Question de vie ou de mort car il n'a aucune défense. Nourri, pouponné, chéri, il est pieds et poings liés à la parentalité.

Quand l'enfant a faim, il crie. Quand il a mal, il crie. Quand il veut, il crie. La réponse est rapide. Notre tendre bébé se voit rassasié par l'attention portée sur lui, que l'on appelle l'amour. Ce chérubin est le cœur du foyer, il constitue le foyer. La parentalité lui semble une gigantesque puissance, et il n'a pas tort. Ce centre, c'est le phallus parental, ce que Angelica Lidell nomme « le supplément de dignité ». L'enfant phallus.

Trans-Faire / Faire-Don

L'échange entre l'enfant et le parent est total, fusionnel. Chacun fait don. L'enfant donne le phallus. Le parent donne la nourriture. Le parent est le prolongement de l'enfant, c'est-à-dire, son objet. L'enfant a besoin de ce grand Autre qui sait, qui

maîtrise pour lui ce qu'il ne peut maîtriser lui-même. Plus tard, cet Autre changera de figure, une Océanie freudienne telle que la religion ou la politique.

« *Le nouveau-né n'a pas séparé le non-moi de moi de sorte que par définition le non-moi ou l'environnement fait partie du moi du point de vue du moi et du tout petit* », D. W. Winnicott (Sur l'envie et la jalousie, 1969)

L'enfant accepte tout du parent, le meilleur et le pire. Il croit et est à la merci de cette structure : Enfant/Père/Mère (structure Œdipienne selon Winnicott). L'enfant, la mère et le phallus comme dit Lacan. C'est dans cette structure qu'il se reconnaît, grandit, s'approprie, apprend, se rend autonome, se personnalise explique Winnicott. Avant la personnalisation (encore Winnicott), notre nouveau-né est dépersonnalisé, en formation dans sa structure d'accueil, sa structure psychique fondatrice.

L'objet Autre

L'emprise est si forte que si le parent disparaît (même momentanément), la crispation est pathogène. C'est entre leurs mains, que l'on espère bienveillantes, qu'il s'en remet pour venir au monde et faire ce que tout sujet doit faire : devenir soi. L'enfant mène les parents par une négociation, dont l'emprise joue un rôle capital ; ils doivent être à son service et il doit en être certain. Cette emprise amoureuse est une condition à l'élaboration saine du sujet. La pulsion d'emprise du sujet précède le stade anal, c'est-à-dire, la séparation. Avant, le petit sujet ne conscientise pas l'autre comme

sujet mais comme objet. Puis, producteur d'objet lui-même, il devient soi, accompagné de ses parents le félicitant de la belle selle ! Il grandit et change d'objet. Passage délicat. La conduite d'emprise de l'enfant a ceci de particulier qu'il ne désire pas faire souffrir ses parents, il souffre de la séparation, du manque d'objet initial : l'objet parental. Il retient alors l'objet nouveau jusqu'au jour où, quand il le lâche, un nouveau monde s'ouvre à lui. Il prend conscience de son périnée, il fait don et la famille est heureuse.

Rejouer le nouveau-né, l'amour, la structure

La question de l'emprise est relative à la vulnérabilité de l'enfant du fait de son non-moi, elle est un mécanisme de survie. Entre un analysant et son analyste, la relation est transférentielle (même si le patient est vulnérable, il est bien un sujet, avec un moi, quoique désorienté, ce qui ne peut en faire une relation d'emprise). Ce transfert est rendu possible par l'analyste parce qu'il est « le sujet supposé savoir » selon Lacan, un grand Autre. Le patient vient retrouver les fondations de sa structure. Aller dans un cabinet d'analyste, c'est faire don. La nourriture s'échange au sens large de la nourriture, c'est-à-dire l'amour, rejouer l'amour : condition pour cheminer jusqu'à l'autonomie. Une autonomie obtenue à la force d'une auto-emprise structurelle, a contrario de la forclusion (le rejet), un ailleurs parental. Si l'analysant, à l'image du jeune enfant, ne lâche pas l'objet, alors l'analyse continue jusqu'à ce que ce don soit dans sa valeur. Valeur juste avec elle-même, juste avec lui-même (le sujet) et prête à lâcher.



Viol, inceste

Il y a risque, voire prédisposition à être victime d'abus pour une personne qui a été « dressée » à ignorer ce qu'elle sent, ce qu'elle craint, et qui a été traitée en objet non en sujet, tel l'enfant soumis à une ou des figures autoritaristes d'adulte. Certes, toute personne soumise ne sera pas abusée, mais toute personne abusée a été, et risque de rester, soumise.

par Martine Quentric - Comité de rédaction

avec la collaboration de **Monique Chon**, co-fondatrice, avec **Dominique Rialland**, de l'association nantaise **D'une rive à l'autre** qui aidait les personnes (hommes et femmes) victimes de viols ou d'incestes (association fermée faute de subventions en juin 2011)

Selon l'enquête menée par l'Ined (Institut national d'études démographiques) en 2016, 580 000 femmes et 197 000 hommes sont victimes d'agressions sexuelles sous toutes ses formes chaque année en France. D'après une enquête du Conseil de l'Europe (2012), un enfant sur cinq serait l'objet de violences sexuelles. En 2012, le rapport d'enquête « Cadre de vie et sécurité » de l'Institut national de la statistique et des études économiques (Insee), en partenariat avec l'Observatoire national de la délinquance et de la réponse pénale (ONRDP), déclarait que 84 000 femmes et 14 000 hommes étaient victimes de viol chaque année en France. Dans 80 % des cas, l'agresseur est un proche. Le viol conjugal, passible de 20 ans de réclusion criminelle (article 222-23 et ss du code pénal) est difficile à quantifier et à séparer des violences multiples au sein du foyer.

En 2009, l'Association internationale des victimes de l'inceste (AIVI) estimait à 3 %

de la population les personnes abusées au sein de leur famille. Ce n'est pas l'apanage des familles défavorisées. On pense à la violence d'un adulte sur un enfant, mais l'inceste entre frère et sœur est fréquent. Les frontières de la notion d'inceste restent insuffisantes - le code pénal n'incluant ni les cousins, ni les grands oncles - et ne visant que les actes sur mineurs, les chiffres sont encore peu parlants.

Tout aussi victimisante et médusante se situe l'allégation d'inceste lors d'un divorce conflictuel. Le parent plaignant imposant à l'enfant de n'être plus que le « sexe en cause » et d'être « abusé » médicalement, psychologiquement, judiciairement, pour justifier sa querelle.

La soumission s'installe lorsque les besoins de base d'un enfant sont niés ou manipulés, que sa parole, son intelligence, son intimité, ses sentiments, ses possessions ne sont pas respectées (tétine anti-cri dans la bouche, gavage, déni de sa douleur, dévalorisa-

tion, violences physiques et verbales, non respect de sa pudeur, obligation de faire ou subir « bise » ou câlins, de partager son lit, ses pensées, sa vie, ses objets...). Sont aussi fragilisés ceux qui ont subi de longues hospitalisations en se sentant très seuls, les enfants dont la mère est morte ou défaillante et qui ne peuvent se permettre de perdre celui qui reste, ceux qui sont condamnés à des performances exagérées (éducation brutale à la propreté, virtuoses, champions, « Lolita », « bêtes à concours »). Fragilisé est l'enfant vampirisé dans une relation fusionnelle dont il ne peut prendre aucune distance, ou celui qui est négligé, abandonné voire maltraité, sans regard protecteur. Le prédateur arrive et comble alors la faille qu'il sait discerner.

Est aussi menacée toute personne qui a besoin de fuir, mais n'a ni lieu, ni lien. L'abuseur constate toute absence de sécurité, de solidarité. Il intervient en prétendant combler les manques, sans risque que la victime ne parle : à qui parlerait-elle

en effet ? Comment « dire » quand on est seul ou en état de sidération face à la trahison de celui ou celle en qui on avait confiance, ou piégé par la peur dans un contexte de domination et de menaces ?

Souvent la famille entière, le clan, l'institution ou l'entreprise est sous l'emprise d'une pensée, d'un système. Si contre toute attente la victime se plaint, on dit qu'elle exagère, on la rejette car elle dérange le statu quo. Le déni et la loi du silence protègent le bien-être de tous qui passe avant celui de l'individu. Parfois l'enfant qui révèle avoir subi des violences sexuelles, accuse une tierce personne plutôt que le prédateur à l'image inoxydable. En entreprise, c'est généralement la victime qui doit démissionner. Certains vont jusqu'à envier son « élection » sur le mode : « qu'est-ce qu'elle a de plus que nous ? » Enfin, certains viols sont des « prises de guerre » entre clans. La victime est ignorée comme personne, elle n'est qu'un moyen.

Être entendu par un psychologue, un gendarme, un avocat, un écoutant d'association, peut permettre d'enrayer la douleur, la honte et le risque de réputation.

Il est important que la victime ne reste pas seule avec « cela », qu'elle connaisse ses droits et les lieux où être aidée. L'écoute doit aider les victimes à dire la réalité de leur expérience, à sortir de la stupeur pour mettre des mots. Il ne s'agit pas de les infantiliser mais d'entendre l'anxiété, la douleur, la culpabilité, la honte, la colère, le pire, pour leur éviter de nier ou de refouler ce traumatisme, puis de faire un tour des priorités afin de mobiliser leur réflexion et qu'elles reprennent leur vie en mains. La personne doit entendre qualifier les choses, être reconnue comme victime d'un prédateur, non comme co-responsable. Car il y a une honte des violés, une inversion qui fait porter la tache à la victime à qui on ose demander si elle ne l'a pas « cherché ». Le violeur traite souvent sa victime de « salope », la transformant en complice. Et certains psychologues

osent demander « quel est votre bénéfice secondaire ? » Troublée, la victime se croit coupable. Passer de la honte à la colère est une étape importante.



Lorsque la victime ose porter plainte (seulement 9 % d'entre elles, en moyenne 16 ans après les faits !), le prédateur prétend qu'il y a eu provocation. C'est ainsi qu'on a pu juger qu'il y avait eu accord de fillettes de onze ans pour des relations sexuelles avec des hommes de 28 et 30 ans ! Combien d'agresseurs sont condamnés ? En 2015, l'Institut national démographique recensa 5 710 condamnations pour 615 000 plaintes ! Après avoir subi moult interrogatoires et expertises envahissant leur corps, leurs pensées, leurs émotions, les victimes se sentiraient souvent plus salies après l'enquête qu'avant la plainte... Tout cela pour généralement s'entendre dire qu'il y a prescription ou que les preuves manquent. On voit alors des violeurs s'appuyer sur le « classement » pour porter plainte en diffamation !

Certains s'étonnent : « Comment ? Elle y est retournée ? » (au travail par exemple). Mais la personne est piégée par la peur du chômage, la négligence des parents qui laissent l'enfant à une nourrice, un ami ou un parent « si gentil », à l'école, en institution sportive ou religieuse, ou chez l'enseignant pour des cours particuliers. Le prédateur peut être invité chez la victime. L'enfant n'a alors aucun lieu où se réfugier car l'abuseur « l'a à l'œil ».

Les souvenirs sont parfois refoulés, anesthésiés pendant des décennies. Et lorsqu'ils ressurgissent, la personne n'a, aujourd'hui, aucun moyen d'obtenir justice.

Les séquelles sont différentes selon les victimes, mais fréquentes : les performances scolaires des enfants régressent, la pensée est médusée. Ces enfants peuvent être sujets à des cauchemars, de l'agitation, des douleurs abdominales et un non contrôle des sphincters, à des phobies et des crises de panique, à des comportements hypersexualisés en vue de vérifier s'ils sont à l'origine de ce qu'ils ont subi, si c'est « normal ». Ils peuvent être victimes de rejet, de harcèlement (aggravé par les réseaux sociaux), de racket, voire de nouvelles violences sexuelles à l'école.

Comme l'agression a généralement lieu avec une personne connue, quel que soit son âge, la victime perd confiance en elle-même, en autrui, en la vie. Elle craint de ne pas savoir se protéger et vit en hypervigilance.

Un sondage IPSOS de 2009 montre que 98 % des victimes sont dépressives, 86 % ont des tendances suicidaires, 76 % souffrent de troubles alimentaires. Nombre d'entre elles sont sujettes aux addictions. Persuadées que le lien se paie, elles « paient de leur corps » tout en éprouvant des troubles sexuels. Une enquête canadienne montre que 73 % des adultes prostitués ont des antécédents d'abus sexuels dans l'enfance. Celles et ceux qui parviennent à vivre presque normalement, restent fragiles face aux vendeurs décidés, à toutes formes de harcèlements et de manipulations au travail ou dans la sphère privée.

Apprendre à dire « non » et savoir que c'est un droit inaliénable permet de trouver une force. Toutefois, apprendre à dire non peut mener à passer radicalement sous l'emprise d'une colère permanente avec refus de toute contrainte. Ils diront « non » d'abord, voire toujours, allant parfois à l'encontre de leur intérêt, figés dans la certitude qu'ils doivent interdire tout accès à leur personne, à leur vie, pour enfin tout maîtriser, quitte à en faire trop pour avoir un coup d'avance sur tout risque. On peut cicatriser de ces violences-là, être résilient, mais la cicatrice demeure.

La brèche du divorce

Quand le couple se fracture, il n'est pas rare que le pouvoir bascule lourdement d'un côté...

par Colette Barroux Chabanol – Comité de rédaction

Les séparations conjugales laissent libre un immense terrain sur lequel chacun des parents peut jouer en franc tireur. Terrible revanche que d'infliger à son ex conjoint des décisions qui peuvent se passer de son consentement. Plus question de concession, chacun peut s'estimer seul titulaire de la tâche éducative.

Il faut une grande maîtrise de soi et un certain altruisme pour accepter que, même après le divorce, l'enfant soit celui de son père et de sa mère, chacun ayant le droit d'être informé sur ce qui lui arrive et d'être associé aux décisions qui le concernent, comme le prévoit la loi de mars 2002 sur l'exercice de l'autorité parentale.

La communication est souvent parasitée, altérée par des considérations de prééminence, de jalousie, de vengeance, voire d'emprise. Il s'agit souvent d'une manière, guère subtile d'ailleurs, d'exclure l'autre parent, de faire prévaloir son propre point de vue, dans le but conscient ou non de devenir le « parent préféré ». Comme si, l'équilibre du couple s'étant rompu, c'était tout l'édifice d'éducation qui était lui-même déstabilisé, ouvrant des brèches dont les enfants savent très bien profiter. Le parent gardien va, de fait, « tirer la couverture à lui » et profiter de sa position privilégiée pour soigner, orienter, accompagner et influencer l'enfant. C'est lui en effet qui assure majoritairement le suivi des questions de santé, de scolarité, et de vie affective – amicale ou amoureuse !

De nouveaux parasites font aussi leur apparition : les nouvelles technologies de communication, c'est-à-dire le téléphone portable (téléphone et sms) et Internet (mails, réseaux sociaux). L'un comme l'autre sont des outils à la fois merveilleux et redoutables qui, tout en la facilitant, compliquent la vie des familles séparées et menacent la quiétude. Instruments de lien, ils servent aussi à surveiller et ils

rendent l'autre parent toujours présent, même quand il est éloigné. Ils peuvent empoisonner les séjours chez le parent non gardien. Utilisés aussi bien par le parent que par l'enfant, les sms égrenés au long des journées n'apaisent pas le climat lors des séjours chez l'autre parent. Ainsi, Fabrice se sent-il persécuté lorsque, pendant les vacances avec ses fils, il doit subir les appels réitérés de son ex-femme qui, plusieurs fois par jour, exige de tout savoir sur ce qu'ils font et formule même des interdictions et des mises en garde, plaçant ainsi les enfants en porte-à-faux. Lâcher prise est sans doute difficile lorsque les progrès technologiques rendent proches ceux qui sont éloignés et présents ceux qui sont absents.

De plus, l'usage du téléphone et la multiplication des sms permettent non seulement de ne plus être totalement séparé de son deuxième parent, mais aussi de conserver une relation ininterrompue avec les ami.e.s qui sont un refuge précieux. Demeurer connecté.e à ses copains/copines est une façon de poursuivre sa vie dans la continuité, quels que soient les aléas de la vie familiale. Ce temps dévolu aux relations entre pairs est sans doute un des tributs à payer par les parents après leur divorce. Et ce temps essentiel est fatalement pris sur le temps familial, déjà divisé en deux. Les parents ne sont pas seuls à se plaindre de ces comportements d'addiction. De nombreux grands-parents se désolent de voir leurs petits-enfants absorbés par des jeux ou des conversations sur des tablettes qui portent atteinte à la convivialité. La prise de conscience de l'emprise de ces nouveaux moyens de communication est une nécessité. Rester vigilant sur leur usage, en parler avec les enfants, mais aussi avec son ex-conjoint.e, devrait permettre de ne pas laisser s'accumuler les griefs et les rancœurs. Proposer de temps en temps de faire une pause et de laisser les portables dans leur étui, suggérer de ne pas répondre sans arrêt aux sms de contrôle

et de laisser patienter le parent absent ne serait ni cruel ni dictatorial. Tout est une question de mesure.

La vraie question demeure celle du respect à l'égard de son ex-conjoint.e ainsi que de ses enfants. Ils ne sont pas en danger dès qu'ils échappent à la surveillance de leur mère/père et peuvent respirer avec chacun de leurs parents. Opter donc pour des comportements raisonnables en freinant les « démangeaisons des doigts » ne peut que contribuer à apaiser un climat familial vite sujet à ébranlement.

Quel dialogue quand l'un des conjoints exerce une réelle emprise et cherche à éliminer l'autre ? Communication parasitée, mensonges, attitudes à tonalité perverse, instrumentalisation des enfants transformés en messagers ou en délateurs. Ces situations peuvent aboutir (cas extrême) à des cas d'aliénation parentale. Les attitudes hostiles sont très fréquentes et l'enquête de l'Union des familles en Europe relève que 71 % des jeunes de familles divorcées ont souffert du discrédit de l'un des parents par l'autre. Ce genre de situation s'observe davantage lorsque l'un des parents a obtenu la résidence habituelle des enfants que lorsque la résidence est dite alternée. Ce dernier mode de garde nécessite une bonne entente entre les parents séparés, permettant un dialogue constructif pour les enfants. Comment tenter de dialoguer, quand les deux parents sont dans un rapport de force, ou lorsque l'un est dominé par l'attitude et le comportement de l'autre, en dépit de la séparation ? Le plus souvent les enfants sont impliqués. Ces situations extrêmement conflictuelles qui s'inscrivent dans la durée sont assez fréquentes et toxiques. Dans ces cas-là, il est quasiment impossible de dialoguer : il est même déconseillé de le faire puisque le dialogue est non seulement stérile mais bien au contraire, alimente le conflit. Prendre ses distances ou faire le dos rond paraissent des attitudes plus adéquates. Dans certains

autres cas, on peut tenter de faire intervenir des tiers neutres (amis, connaissances...) qui peuvent contribuer à régler certains litiges. Une médiation par un professionnel expérimenté (médiateur familial, conseiller conjugal, thérapeute de couple...) peut aider à apaiser certaines situations. Quand celles-ci sont trop complexes (syndrome d'aliénation parentale, voir ci-dessous l'interview du docteur Paul Bensussan), l'utilité de se tourner vers le juge des affaires familiales s'impose. L'intervention de la justice peut mettre fin à des attitudes malsaines pour les enfants, mais malheureusement pas toujours. Comme le dit le magistrat Marc Juston : « Trop souvent, la justice règle des litiges, sans pour autant résoudre les conflits. »

Cet article reprend des contenus du livre L'art d'être des parents séparés, co écrit par Nour-Eddine Benzohra et Colette Barroux Chabanol (Albin Michel, 2017).



Interview du docteur Paul Bensussan, psychiatre expert auprès des tribunaux, publiée par la revue L'école des parents en 2011

Dr Paul Bensussan : la reconnaissance de l'aliénation parentale suscite en France polémiques et controverses. Les premières descriptions ont trop mis l'accent sur la manipulation de l'enfant, pouvant aller jusqu'au lavage de cerveau. Je préfère pour ma part ne pas inclure la cause dans la définition et parler de « rejet injustifié et inexplicable d'un parent par un enfant ». L'existence même du phénomène est contestée, au seul motif qu'il n'est pas nommé dans les classifications des troubles psychiatriques. Pourtant, évoqué pour la première fois en 1985, décrit en 1992 par Richard Gardner, ce que l'on appelle (à tort sans doute) le syndrome d'aliénation parentale recouvre une réalité fréquente dans les situations de séparations parentales très conflictuelles. De forme légère, modérée ou sévère, il peut aller de la simple froideur, ou indifférence, jusqu'à des manifestations de rage ou de haine entraînant la rupture durable des liens entre un enfant et l'un de ses parents.

L'école des parents : inexplicable, cela signifie que rien dans la relation antérieure ne permet de prévoir cette évolution ?

P. B. : en effet, le rejet constaté dans les cas de syndrome d'aliénation parentale ne peut, par définition, s'expliquer par une mauvaise qualité antérieure de la relation entre l'enfant et le parent rejeté. Si cette relation a été marquée par la violence, les carences affectives ou la maltraitance, il ne peut donc s'agir « d'aliénation parentale ».

À cette notion de parent « a-liéné » (c'est-à-dire devenu étranger ou hostile, avec lequel on a rompu le lien), on peut aussi préférer la notion d'« alliance » excessive, fusionnelle, le plus souvent avec le parent gardien, alliance si forte qu'elle exclut la relation avec l'autre parent, sans raison légitime. Il ne s'agit pas selon moi (ou en tout cas, pas toujours) d'une manipulation, mais de l'attitude d'un enfant qui, dans un contexte de divorce très conflictuel, choisit de s'allier au parent qu'il estime victime et de le soutenir. Le parent favori laisse faire, s'accommode de cette attitude en apparence spontanée, car il y voit aussi une forme de justice immanente et il peut y trouver une sorte de réparation de sa blessure narcissique.

E. d. P. : vous avez évoqué les divers stades, mais on arrive vite à des formes sévères et à des situations que vous qualifiez de « délirantes » ?

P. B. : en effet, dans les formes sévères, on est amené à constater des manifestations psychopathologiques inquiétantes : distorsions cognitives, croyances erronées concernant le passé, effacement même des bons souvenirs vécus avec l'autre parent, convictions inébranlables, fantasmes... Un « reformatage » du disque dur de la mémoire et de l'affectivité : un parent devient uniquement bon, l'autre uniquement mauvais. La vision du monde s'apparente à du « noir et blanc ».

L'interview du docteur Bensussan est parue dans un numéro de 2011 de la revue L'école des parents dont Colette Barroux Chabanol était rédactrice en chef



Héros pieds et poings liés

Dans la multitude de récits qui ont été édités depuis Gutenberg, il est difficile de dénombrer tous ceux qui mettent en scène des personnages sous emprise. Nombre des héros de Racine ou Corneille le sont, de même que Monsieur Jourdain, entravé par ses désirs de grandeur et par les filous qui savent exploiter à merveille ses attentes, à leur avantage, bien sûr ! J'ai donc choisi, choix subjectif, quelques auteurs de la fin du XIX^e siècle et contemporains. Y figurent des témoignages qui s'appuient sur des faits réels, d'autres relevant de la fiction.

par **Françoise Legouis** – Comité de rédaction

Tout d'abord, *Nous n'étions pas armés* de Christine de Védrières, sous-titré « Monflanquin, l'incroyable récit d'une manipulation ». La banale histoire de vente d'une propriété familiale, où se révèlent a posteriori des vices cachés – d'où procès de l'acheteur - suscite un conseil de famille chez les de Védrières, désemparés, auquel participe Ghislaine, la plus jeune des filles. Celle-ci présente Thierry Tilly aux autres membres de la famille. Elle le décrit comme une personne compétente, efficace, tout à fait capable de les aider. Il pénètre dans la famille, en commençant par tisser des liens étroits avec Charles-Henri, mari de la narratrice. Il se montre discret, sait écouter, suscite les confidences et suggère quelques initiatives financières. L'ennemi est dans la place ! Peu à peu, il se rend indispensable, y compris dans la gestion du patrimoine, et distille à bas bruit des nouvelles inquiétantes. Pendant dix ans, il monte les uns contre les autres, coupe du monde toute la famille et la dépouille entièrement. C'est finalement Christine qui réagit et renoue progressivement les liens qui avaient été rompus.

Emmanuel Carrère, dans *L'adversaire*, raconte l'histoire vraie de Jean-Claude Romand, dont la vie bascule lorsque, étudiant en deuxième année de médecine, il « oublie » de se présenter aux examens à la session de rattrapage de septembre. Toutefois, il annonce sa prétendue réussite, rejoint ses camarades, poursuit soi-disant ses études alors qu'il ne passe aucune épreuve, et finit par se déclarer médecin. Il prétend être employé à l'O.M.S. à Genève, qu'il rejoint chaque jour. Pendant dix-huit ans, sous prétexte que sa situation lui permet de réaliser des placements à des taux mirobolants, il extorque de l'argent à tous ses proches. Son épouse Florence – naïveté ou déni – ne pose aucune question. Sur le point d'être découvert, il l'assassine, ainsi que ses deux enfants et ses parents, et tente sans succès de se suicider.

Il est condamné à l'emprisonnement à perpétuité. L'emprise de ce personnage, tout en apparence, sur tous ceux qui l'ont approché, est déconcertante, voire incompréhensible...

À quoi rêvent les loups, de Yasmina Khadra, a pour décor l'Algérie des années 1980. Le héros, Nafa Walid, gagne d'abord sa vie comme chauffeur de maître dans une famille aisée. Il est à sa disposition à n'importe quelle heure du jour et de la nuit et est amené à devenir complice de Junior, fils de la famille, responsable du décès d'une jeune droguée. Revenu dans son village natal, il subit peu à peu l'emprise des mouvements islamistes intégristes, devient l'un de leurs chefs et se livre aux pires exactions. Évidemment, cela finit très mal...

Delphine de Vigan publie **D'après une histoire vraie** en 2015. Cette « autofiction », rédigée à la première personne, décrit deux ans de la vie de Delphine, célèbre auteure de romans, à partir de sa rencontre avec une femme qui sera, tout au long de l'ouvrage, désignée par L. Celle-ci s'introduit en douceur dans sa vie, se rendant peu à peu indispensable. L la fascine par son élégance et prend progressivement sa place, s'occupant de ses papiers, de ses affaires, alors que Delphine, après l'écriture de son dernier livre, sujet à de violentes critiques, plonge dans une passivité totale. L va jusqu'à se faire passer pour elle, et écrire à sa place un livre bien accueilli par son éditrice. Incrustée chez Delphine, sous prétexte de l'aider alors que celle-ci vient de se casser une jambe à la suite d'une chute, elle va jusqu'à une tentative d'empoisonnement. Finalement, L disparaît totalement. Livre étrange où la fiction s'entremêle si bien à la réalité que l'on ne sait, en arrivant au mot « Fin », ce qu'il en est exactement.

Dans **Vingt-quatre heures de la vie d'une femme**, Stefan Zweig met en scène une double emprise. Le narrateur rencontre une vieille dame anglaise qui lui raconte un épisode très court de sa vie. Veuve à l'âge de quarante ans, elle essaie de combler le vide dû à la disparition soudaine de son mari en s'occupant diversement. C'est ainsi qu'elle se retrouve un soir au casino de Monte-Carlo, où elle observe longuement un jeune homme possédé par le démon du jeu. La description des mains de celui-ci est particulièrement remarquable. Le joueur ayant perdu tout ce qu'il possédait, elle craint pour sa vie, le récupère sous la pluie, l'emmène dans un hôtel où ils passent une nuit torride où elle ne se reconnaît pas. Elle s'enfuit ensuite et ne le reverra jamais. Cela aura duré vingt-quatre heures...

Jeu blanc, de Richard Wagamese, met en scène le jeune Indien Saul, qui passe son enfance dans un orphelinat où l'on fait tout pour détruire son « indianité ». Il trouvera son épanouissement dans le hockey sur glace où il excelle, puis sa déchéance dans l'alcool.

Pour terminer, je vais associer deux œuvres, dont l'une s'appuie entièrement sur l'autre : d'abord **Dracula**, de Bram Stoker, puis **Le vampirisme au quotidien** de Gérard Lopez, mé-

decin et psychanalyste. Le comte Dracula est un vampire qui se nourrit du sang de ses victimes. Il retient prisonnier dans son château des Carpates le jeune Jonathan Harker, qu'il a attiré chez lui sous prétexte de régler l'achat d'une propriété en Angleterre. Ce dernier finira par partir, non sans avoir observé les caractéristiques et les failles de son hôte si particulier. La suite du récit se poursuit en Angleterre, où Lucy, l'amie de Mina, fiancée de Jonathan, la première victime du vampire, devient elle-même assoiffée de sang. Elle meurt et une équipe de personnes met tout en œuvre pour neutraliser le comte. Elle y parvient après bien des péripéties. L'ouvrage est présenté comme une succession de témoignages. Quelques-uns sont sous forme de lettres entre les différents protagonistes ; la plus grande partie est constituée d'extraits de leurs journaux intimes.

Gérard Lopez, spécialiste en victimologie, utilise le personnage de Dracula pour mener toute une réflexion sur ceux qu'il désigne sous le nom spécifique de vampires, qualifiant ainsi ceux qui exercent sur d'autres une emprise psychologique « véritable vampirisation que les agresseurs font subir [à leur victime] en les vidant, en pompant leur énergie, en les « bouffant », en les transformant en zombies » (quatrième de couverture). L'expression « pervers narcissique » pourrait facilement remplacer ce terme de vampire. Un premier chapitre décrit le vampirisme : séduction, fascination, stupeur. Puis vient la psychologie des vampires, en commençant par « comment devient-on vampire ? », puis « la psychologie du vampire » et « comment démasquer un vampire ? » et enfin, « le vampire démasqué ; l'emprise contre-attaque ». Sans rentrer dans le détail, retenons que nous sommes susceptibles d'être maintenus sous emprise dans différents environnements, dont les plus courants sont la famille et le travail. Les techniques sont toujours les mêmes : isolement, mensonges, promesses non tenues... Le but ultime du pervers est de dominer sa proie. Les familles totalitaires, où les enfants sont élevés sans tendresse, à la dure, peuvent conduire à une tendance perverse. Bien qu'il soit difficile à démasquer – au début, il est charmant, au sens premier du terme – on parvient en général à s'en sortir, parfois au prix d'un long travail sur soi. L'ouvrage se termine par une analyse philosophique sur le social et la politique, et les méfaits du totalitarisme.

Il y a assurément de nombreux ouvrages dont le(s) personnage(s) essentiel(s) représente(nt) des individus sous emprise ou qui exercent eux-mêmes une emprise sur d'autres, très probablement une grande majorité, si ce n'est la totalité d'entre eux. Mais si chacun s'interroge sincèrement, ne va-t-il pas trouver dans sa propre vie des situations dans lesquelles il s'est trouvé, ou a tenu le rôle du vampire ou celui de sa victime, sans parfois s'en rendre vraiment compte. Généralement, les êtres humains ont suffisamment de distance et de ressources pour réagir, sans en être profondément atteints. Il reste qu'il est essentiel de porter un regard lucide sur les événements et les personnes que nous côtoyons. N'oublions jamais qu'en 1933, Adolphe Hitler a été porté démocratiquement au pouvoir...



par Denise Demoulière – Comité de rédaction

Isabelle Sorente est écrivaine, essayiste, chroniqueuse littéraire à France Inter dans l'émission Par Jupiter. Elle signe également des articles dans Philosophie magazine.

D'une façon générale, les romans d'Isabelle Sorente s'intéressent aux questions qui taraudent notre société. En sont des exemples très clairs son roman *180 jours*, paru en 2013 au terme d'une enquête « bouleversante »* dans les élevages industriels et les abattoirs, et son dernier roman *La faille* (Folio, 2015), qui explore un phénomène perçu comme une caractéristique de nos sociétés contemporaines : la manipulation, l'emprise.

Par son écriture, précise et « serrée », Isabelle Sorente mime la complexité de nos relations et s'efforce de rendre compte des interactions dans lesquelles chacun d'entre nous est pris. Elle crée des jeux de miroirs par lesquels les personnages s'éclairent mutuellement et agissent les uns sur les autres, laissent leur empreinte. Sur ce fond se détache la relation qu'entretiennent les deux personnages principaux de *La faille*, Lucie Scalbert et son mari, Vincent-Dominique Arnaud, dit VDA. Il y a là une loupe, un grossissement qui détaille les mécanismes de l'intersubjectivité, montre de quoi elle peut être faite et à quoi elle risque parfois d'aboutir. Dans ce cas précis, Lucie est détruite psychologiquement et physiquement (elle maigrit, vieillit, perd ses cheveux) par les paroles et les actes manipulateurs de VDA : injonctions contradictoires, faux compliments, mises

en doute, messages d'amour qui alternent avec des menaces, culpabilisation, absences, silences... Le plus intéressant est la mise en évidence par l'auteure de la façon dont s'articulent et « se tordent » deux personnalités. Elle montre comment s'installe sur les failles de l'une et de l'autre la relation d'emprise. À titre d'exemple, l'analyse que fait la narratrice, une amie de jeunesse de Lucie, le « je » du livre (double d'Isabelle Sorente ?), de la relation entre Lucie et son mari : « Ce n'était pas la mort de Lucie qu'il voulait, ce n'était pas la rendre folle. Juste se regarder dans la glace. Elle était devenue son portrait de Dorian Gray, celle qui vieillissait et enlaidissait à sa place. Je ne croyais pas au masochisme de Lucie. Je croyais seulement que la faille s'agrandissait entre Lucie qui veut plaire, transformée en portrait de Dorian Gray, et la vraie Lucie. Plus elle se voyait devenir ce qu'elle devenait, plus elle haïssait sa volonté tordue, plus il la tordait, plus elle se haïssait... »

Ajoutons que, au delà de cette réflexion sur les relations inter-individuelles, le roman jette un regard perplexe sur le travail dans notre société. VDA est un coach très habile qui s'emploie à faire « coïncider » les employés avec les besoins des entreprises qui le paient. Jonathan, le compagnon de la narratrice, lui, ne voit pas venir le burn-out : « Vu son état d'épuisement, vu sa

tension artérielle, il pouvait s'estimer heureux d'avoir échappé à l'infarctus. Jonathan n'avait rien vu venir, l'insomnie ? il fallait bien qu'il réponde à ses mails, la fatigue ? il pensait que cela passerait. »

Jonathan se croit indispensable... Mais est-il autre chose qu'un esclave inconscient de l'être ? « On devenait un ressort, on n'était plus soi-même. On s'en rendait compte trop tard. Une fois que ça cassait... » Emprise à l'échelle de la société ? Mise sous emprise des gens qui travaillent ?

Le dernier paragraphe du livre nous laisse sur des questions implicites : qu'est-ce qui nous détermine, nous manipule ? Est-il possible de connaître ce que nous voulons vraiment ? Quelle

est notre marge de liberté ? Questions intéressantes pour tout un chacun et à plus forte raison pour ceux qui entendent les récits des appelants de S.O.S Amitié...

« Lucie entend le dernier message de VDA dans le train qui la ramène de Tours à Paris, "Tu ne me reverras plus", dit-il d'un ton dramatique. Combien il lui ressemble, elle le comprend trop tard. Lui aussi est une actrice. Lui aussi veut plaire, lui aussi prend la forme qu'il lit au fond d'un regard. Mais sous cette forme d'homme, lui aussi est une méduse qui dérive dans les profondeurs au gré d'un désir qui n'est pas le sien. »

* Dans un article du numéro 118 de *Philosophie magazine* consacré à Marc Aurèle (avril 2018), Isabelle Sorente dit combien cette enquête l'a bouleversée.

Dominique Launay, psychologue à Caen, a lu ce livre. À travers l'exemple qu'il nous fournit, elle explique comment peut fonctionner une relation d'emprise. Nous la remercions.

La relation d'emprise rend compte de ce qui subsiste - inaltérable - en chacun de nous des relations de l'enfant à son premier objet (la mère ou son substitut). Elle est donc constitutive du lien à l'autre et imprègne toute relation affective à différents degrés, son but étant d'atteindre l'autre, voire de se l'approprier, par la séduction, la domination, la manipulation...

L'emprise devient problématique si la qualité des premiers liens a été défectueuse, empêchant l'enfant de prendre une autonomie suffisante : face à une mère trop intrusive par exemple, l'enfant s'absente de lui-même, face à une mère frustrante, l'enfant va au contraire s'agripper.

L'emprise risque de s'accroître dans des moments de vulnérabilité, face à des situations qui réactivent l'état d'impuissance originelle, par exemple face à un deuil, une séparation, une maladie, une perte d'emploi...

Elle a pour fonction d'occulter le manque en créant avec l'autre un monde monolithique, sans faille (lire les articles de François Gantheret et de Roger Dorey dans la Revue française de psychanalyse, n°24, 1981).

VDA a été un enfant abandonné sur le trottoir par une mère prostituée. Il est décrit comme susceptible et ombrageux : « un rien le heurte mais il ne laisse rien paraître ». En quête d'amour absolu, il devient coach par passion : « l'humain le fascine ». Lucie arrive dans sa vie à un moment de grande fragilité, il vient de perdre sa

femme et son fils. Elle est celle qui va le sauver de lui-même. Peu à peu sa peur de l'abandon, son besoin de maîtrise et la perte de ses illusions, « le dégoût qui lui vient quand il se rend compte que son amour de l'infini n'est pas à la hauteur », le poussent à vouloir posséder l'autre au point de réduire toute altérité.

L'emprise qu'il exerce alors sur Lucie lui permet de masquer ce manque originel, cette faille, cette « sensation de n'être rien. »

Pour s'en sortir, acceptera-t-il de « ne plus enterrement vivant l'enfant blessé en lui », c'est-à-dire de dévoiler sa faille ?

Lucie, prisonnière de l'image de « la petite fille qui veut plaire » à une mère peu gratifiante, s'accroche à celui qui lui propose d'être son Pygmalion : « Une femme comme toi est faite pour éblouir, c'est dans ta nature. Je vais t'aider à devenir toi-même », au risque de se perdre.

Elle se perd vraiment jusqu'à ce que la honte de devoir supporter l'insupportable, la honte de se trahir la pousse à réagir. Qu'elle cesse de jouer la petite fille ! Qu'elle ose enfin déplaire ! Qu'elle ose devenir une femme, une femme dont l'intériorité ne se réduit pas à la dimension amoureuse, comme la définit Isabelle Sorente.

On voit donc que la relation d'emprise concerne deux sujets qui instaurent entre eux une modalité particulière de lien, en rapport avec l'histoire infantile de chacun.

Pour information

On pourra trouver de l'intérêt à lire le numéro de mars 2018 de *Philosophie magazine* dont le thème est : Peut-on désirer sans dominer ?

Témoignages des écoutants

Un grand merci à Claude, Juliette, Daniel et Marie-France pour leur participation.



En larmes, elle appelle S.O.S Amitié depuis sa voiture, dit que son compagnon l'a mise à la porte de l'appartement qu'elle partage avec lui et ses enfants. Elle évoque un vécu de violences motivées par une jalousie pathologique. Ainsi exige-t-il qu'elle enregistre toutes les conversations qu'elle a durant la journée, ce qu'il écoute tard le soir, puis il lui réclame des explications et l'accable de reproches. Il se montre particulièrement méfiant envers les collègues masculins. De plus, il lui interdit certaines choses : choix de vêtements, coiffure... Au moment de l'appel, elle ne sait où aller, n'a pas d'amis...

J'ai été frappé par le ton relativement neutre de cette appelante, comme si elle s'était résignée à vivre cette réalité, à supporter l'insupportable, comme si ce qu'elle subissait était normal, logique, bien qu'elle sache que les agissements de cet homme n'étaient pas justifiés. Elle voulait seulement trouver une personne à qui faire part de son désarroi et de sa solitude.



Il dit « j'ai une question à vous poser, mais pour cela j'ai besoin de préciser le contexte », puis il remercie l'association qui l'aide à ne pas sombrer, ce qu'il fera à plusieurs reprises. Il décrit sa famille, parle de sa timidité, des brimades qu'il a subies, de son envie d'en finir avec la vie. J'ai très vite l'impression que c'est un discours bien rodé. J'essaie en vain de le réorienter vers La question. J'ai bien envie de mettre un terme à cet appel. Je me sens comme prisonnière de sa façon de faire et ressens un certain malaise. Il parle. Il parle. Il s'écoute comme un acteur qui déclame un monologue convenu d'avance. J'ai l'impression d'être manipulée et pourtant me sens obligée d'accueillir sa parole. J'ai besoin de me libérer de cette emprise, car c'est ce que je ressens. Je lui signifie donc ma décision de mettre fin à l'appel...



Je suis jeune écoutante et j'ai eu récemment un appel qui m'a déconcertée ; il a duré une heure quarante-cinq et ce n'est qu'à ma troisième demande que l'appelant a accepté de raccrocher. D'une certaine manière, j'ai eu la sensation de subir cet appel, qui a été long à « digérer » car cette personne se mettait en position de dominant



à mon égard. Il se présente comme un très ancien appelant. Il connaît très bien le fonctionnement de l'association qui, dit-il, le fascine. Dès le début de l'appel, il est visiblement en colère et m'attaque. Il m'entraîne dans une discussion sur S.O.S Amitié, la baisse de qualité des écoutants, opposant les « bons écoutants » aux « mauvais écoutants ». Ceux qui accepteraient de contourner la charte seraient libres. Il va jusqu'à prétendre en avoir rencontré quelques-uns. Ensuite, il se mit à tenir des propos violents et insultants sur les femmes. Quand j'ai voulu raccrocher, disant que je n'étais pas là pour ça, il s'est radouci, est devenu gentil. Est restée une violence sous-jacente envers les bénévoles, les femmes... Cela m'a mise dans une posture de ne pas savoir comment me défaire de quelqu'un qui menait le jeu, avec beaucoup d'habileté, tout en maltraitant un peu et constamment son interlocuteur. Il m'a même interdit de raccrocher, avant que je suggère de le faire au bout de 1h45, ce que j'ai fait. J'étais à la limite de me sentir maltraitée, si je n'avais eu conscience que ce n'était pas ma personne, en tant que telle, qui était attaquée. Par deux fois mon souhait d'interrompre a été refusé et j'ai été prise dans un conflit de loyauté entre mon engagement et la difficile posture de subordination dans laquelle me mettait l'appelant, qui m'interdisait de raccrocher tout en tenant des propos parfois irrespectueux.



Bien sûr, il y a un petit nombre d'appelants qui font tout pour nous dominer, nous manipuler, et en arrivent à nous insulter. Ce sont de fortes personnalités, victimes de leurs pulsions, qui font le vide autour d'eux et ont besoin de se venger. L'une d'elles joue avec les mots, les situations... et avec nos nerfs. Jusqu'où la supporter, accepter l'humiliation ? Toute remarque de notre part suscite la foudre ! Comme nous n'acceptons pas sa domination prolongée, il y a régulièrement de l'orage ! Ça m'est arrivé une fois, où j'ai subi un déferlement de paroles extrêmement violentes, suivi très vite de la coupure de la communication. Enfin il y a le cas des malades « enfermés » dans des hôpitaux psychiatriques, qui disent leur souffrance d'être « détenus » et mal traités, contre leur volonté. Ils sont sous la domination des psychiatres qui les « tuent » pour qu'ils continuent à « vivre ». Je m'interroge sur les moyens d'éviter ces déviations...

Récit d'enfance



Y. B., qui a eu des démêlés avec la justice, souhaite rester anonyme. Il nous dit, à travers le récit de cet événement qui a marqué son enfance, la nature tragique de la relation que son père avait avec lui. Nous le remercions.

Je suis dans la salle à manger, aménagée façon Asie ancienne : tout dans cette pièce transpire l'Asie, sauf moi, assis par terre, à jouer aux playmobils. J'entends mon père qui prépare à manger dans la cuisine. Des haut-le-cœur me viennent en pensant au dîner. Mon père se fait un grand plaisir de cuisiner des repas que je déteste, ça fait partie de mon conditionnement. Pour lui, je dois devenir un homme fort, un homme qui ne montre pas ses émotions : pleurer, aimer, sourire sont destinés aux femmes. Quand je le regarde, je vois un guerrier mongol. Il n'est pas grand : un mètre soixante-dix, fin comme un fil de fer, les yeux un peu en amande, la fine moustache descendante, le visage ovale, coiffé d'un chignon. Il a de nombreux tatouages, dont un dragon qui s'étend sur tout le torse. Il me fait peur. Il m'a toujours fait peur. Comment devenir, à ses yeux, une personne qui le remplisse de fierté ?

Le petit garçon de huit ans que je suis est rempli de terreur. Tous les repas sont ainsi. Chez ma maman, tout est différent. Mes parents sont séparés depuis deux ans et depuis, la moitié de ma petite vie est devenue un enfer... En arrivant dans la cuisine, je remarque les quenelles de brochet et les choux de Bruxelles dans mon assiette. L'envie de vomir ne va pas me quitter.

- *Mange !*

Je m'assois, je commence à manger. Mon père ne me quitte pas des yeux. J'hésite un peu trop à son goût et voilà que le premier smatch sur l'arrière de mon crâne arrive.

- *Ça ne te convient pas ?*

- *Euh, je n'aime pas trop le poisson...*

Deuxième coup, plus violent encore. Mes larmes ne le touchent pas, au contraire... Le troisième coup part aussitôt. Cette fois-ci, j'éprouve une détresse profonde. Je ne peux même pas en parler à ma maman quand je suis chez elle... Il me terrifie tellement.

- *Tu es une vraie gonzesse, tu me fais honte, ce n'est pas possible que tu sois mon fils ! Finis de manger maintenant.*

Je réussis à finir mon repas. Je débarrasse et j'entame la vaisselle. Je dois être très précis : une fois un verre m'a glissé des mains et est tombé par terre. Je vous laisse imaginer la scène.

Après avoir fini, je retrouve mon père dans la salle de séjour ; il est assis à la table, il nettoie son arme. Il me demande de venir m'asseoir avec lui, ce que je fais immédiatement. Je l'épie. Il met une balle dans le barillet. Impossible pour moi de le regarder dans les yeux. Il me demande si je connais le jeu de la roulette russe. Je lui réponds que non. Il me dit qu'il va m'apprendre. Je le vois faire rouler le barillet, pointer son arme sur sa tempe et appuyer sur la détente. Rien ne se passe. Il recommence à faire rouler le barillet, pose le pistolet devant moi et m'intime de faire comme lui.

- *Papa s'il-te-plaît, j'ai peur.*

Il se lève, essaie de me mettre l'arme entre les mains. Je n'arrive pas à la prendre. Il se saisit de celle-ci, la pointe vers moi et tire. Encore une fois, pas de coup de feu. Il recommence encore deux fois. À la troisième, le pistolet crache des flammes sur sa tête, il s'effondre. Il y a du sang partout, je ne sais pas quoi faire. Je cours jusqu'à l'entrée, j'enfile mes baskets et je pars en courant dans la nuit. En arrivant chez ma mère, je suis essoufflé, très confus. J'arrive à lui faire comprendre ce qui vient de se produire. Maman part très vite voir ce qui s'est passé. Je reste avec mon beau-père, je me couche et m'endors très vite. Je ne revois ma mère que le lendemain soir. Elle m'explique que mon père est décédé. Ma seule réaction, m'a-t-elle dit plus tard, fut un sourire. Aucune larme.

J'avais huit ans, mon père venait de partir sans qu'il ait une seule fois prononcé un « je t'aime » à mon égard. J'ai ressenti un grand soulagement, j'étais libéré de lui.

Il avait trente-sept ans.

On pourra aussi écouter les émissions de France Culture des 10 et 11 mars 2018, consacrées à Maude Jullien, psychanalyste spécialiste de l'emprise :

Une histoire particulière en deux parties : Partie 1 - L'enfant derrière la grille - Partie 2 - Au-delà des grilles

Et visiter la page internet de Maude Julien : www.maudejulien.com



Allo, ici Dracula

Aussi étonnant que cela paraisse, le comte Dracula appelle régulièrement S.O.S Amitié. Les écoutant.e.s sont victimes de types d'appels dits « pervers », qui les vampirisent. Cette emprise peut marquer profondément leur capacité à accueillir autrui. Ces « appels pervers » déstabilisent le rapport à celui qui appelle. La crainte de se faire avoir à nouveau et la méfiance insidieuse peuvent amener l'écoutant.e à quitter l'association. Tout.e écoutant.e doit savoir s'en protéger, car il n'y a rien d'autre à faire.

Par Jean-Christophe DEBAUGE – Comité de rédaction

Nous essayons de donner quelques pistes pour aider l'écoutante à se dégager de cette emprise, en restant dans sa mission première : reconnaître la dignité de tout appelant.

Un cas d'appel pervers

Ce dialogue est inspiré d'une étude de cas réalisée lors de la formation de nos amis de Télé-accueil. Cette situation peut paraître caricaturale, mais elle est plausible.

E : Allô ! Ici Télé Accueil.

A : Allô ! Bonsoir Madame !

E : Bonsoir !

A : Tiens, une voix inconnue, une jolie voix d'ailleurs...

E : Mais encore...

A : Je suis ce soir d'une humeur joyeuse que je veux partager. Nous pouvons bavarder, histoire de passer un moment agréable ?

E : Volontiers.

A : Je suis sûr que, en plus de votre jolie voix, vous avez plein de jolies choses... Vous permettez que je vous pose quelques questions ?

E : Je ne pourrai pas forcément vous répondre.

A : Mais oui, bien sûr. J'espère que vous ne me prenez pas pour le Loup-garou !

E : Mais non.

A : Vous avez quel âge ? Vous êtes mariée ? Vous avez des yeux clairs ou foncés ?

E : ???

A : Changeons les règles, je vais deviner : vous êtes mince sans être maigre.

E : Et si nous reparlions de vous ?

A : Vous ne voulez pas répondre ? Vous les mettez où, ces kilos ?

E : Cette question n'a pas sa place ici.

A : Ben voyons ! Au téléphone, quelle importance ? Je ne vous vois pas, je n'ai aucun moyen de m'approcher de vous. Vous

n'êtes pas bégueule au point de vous insurger contre un jeu innocent ? Ça me décevrait de Télé-Accueil !

E : Nous sommes ici pour nous intéresser à vous.

A : Mais c'est merveilleux ! Je suis sûr que vous êtes obligée d'acheter des sous-vêtements disons, euh, taille 48 ?

E : Je préférerais que nous parlions de vous.

A : Vous allez me confier quelque chose : elle a quelle couleur, votre petite culotte ?

E : Écoutez, Monsieur, voilà une conversation à laquelle je vais être obligée de mettre fin... Je n'aime pas la tournure qu'elle prend.

A : Ben voyons, ne dirait-on pas que votre humeur change ? Vous aviez jusqu'ici une voix si enjouée, si douce, et voilà que vous montez sur vos grands chevaux ! Ai-je vraiment été

méchant ? Tout ça parce que j'exprime le souhait très innocent de connaître une couleur. C'est vraiment peu, une couleur ! Celle de votre petite culotte.

E : (silence)

A : Vous avez l'air fâché...

E : Non, non, je ne suis pas fâchée ; seulement je préférerais que vous me parliez d'autre chose.

A : Je vous donne carte blanche. Choisissez vous-même un sujet de conversation, peu m'importe. Si j'entends votre voix, je suis content.

L'écoutante glisse vers le bavardage pour éviter les questions embarrassantes. Elle n'entend plus la voix de l'appelant, mais, à un moment donné, elle perçoit sa respiration qui s'accélère, puis cette phrase mi-goguenarde, mi-reconnaissante : « merci, vous m'avez aidé... À bientôt ! »

Réagir vite

Parce que ces appels pervers ne sont pas rares, ce sujet est largement abordé lors de la formation des écoutants. Un positionnement éthique doit empêcher son complet déroulement. Devant les ressentis d'incompréhension, et de gêne surtout, l'écoutante, paniquée, peut prendre l'initiative de raccrocher au nez de l'appelant. N'empêche, le mal est fait. Réagir au plus tôt, facile à dire tant le processus rappelle le procédé du serpent qui ensorcelle sa victime. Le propos commence toujours de manière avenante, voire sympathique. C'est dans le cheminement de l'échange que les signes peuvent apparaître.

Repérer les signes

Bien que l'écoutant soit focalisé sur ce que dit l'appelant, il est possible de repérer les signes qui mènent dans l'impasse de l'appel pervers, comme l'écoute de son corps, la transgression de la loi, l'inversion des positions, la survalorisation de l'écoutante.

Le premier indice est la déconnection avec ses propres ressentis. L'appelant au comportement pervers repère quand l'écoutante est disposée à devenir une victime. Les sentiments de malaise font d'emblée l'objet d'un déni. Si l'écoutante « n'écoute pas son corps », elle ne reconnaîtra pas le premier signal d'alarme. Elle tend l'oreille, et son cou, au comte Dracula. La question qui doit se poser : « Suis-je mal à l'aise ? »

Le second signe concerne la thématique abordée, l'objet de la jouissance du pervers. Il s'agit de bafouer la loi, de faire souffrir sa victime par la transgression de ce qui la structure. Il veut créer une implosion. Le comportement pervers se délecte de l'intrusion et se régale d'avoir dévasté l'endroit même où la victime assoit son intégrité. Il cherche à la désintégrer. Le comte Dracula, n'en doutons jamais, est tout sauf un idiot. Il est raffiné, intelligent, et... séduisant. La sexualité, thème souvent associé à la perversion, n'est pas son premier motif. Il tire sa jouissance du tabou que la sexualité représente. Mais cela peut concerner aussi l'attaque des valeurs, du respect, la morbidity, tout ce par quoi les

convictions profondes de l'écoutant peuvent être ébranlées. La question se pose : « Suis-je agressé.e dans mes valeurs ? »

Le troisième signe consiste en l'inversion des rôles. Très vite, c'est l'appelant qui pose les questions et interroge l'écoutante sur ses ressentis. Il cherche plus à en savoir sur l'écoutante qu'à en dire sur lui-même. Une personne qui souffre est prise dans sa souffrance mais, l'appelant pervers n'est en rien centré sur lui-même. Même s'il peut jouer sur une corde sensible en suscitant l'apitoiement, il formule une demande de dévoilement de l'écoutante ainsi mise au centre de l'échange. La question se pose : « Qui est au centre de l'appel, l'appelant ou l'écoutant ? »

Le quatrième indice est le chantage qui met l'écoutante dans la position de ne pas pouvoir dire « non » à une requête. L'appelant la flatte, lui demande d'être dans l'acceptation, la valorise dans son abnégation. Insidieusement, il l'amène dans une posture de parfaite écoutante qui serait en mesure de tout entendre, de tout satisfaire. Mais c'est pour la précipiter dans sa chute. La question se pose : « Suis-je amenée, au nom de l'écoute, à me nier, à accepter l'insupportable ? »

Savoir dire « non »

Si les appels pervers ont des chances d'aboutir, c'est parce que l'écoutante souhaite accomplir sa mission. Refuser un appel sonne comme un abandon. Voilà une des choses les plus difficiles à apprendre, dire « non ». Certes l'écoutant.e ne peut tout écouter mais il/elle apprend au fil des appels à accueillir de nombreux témoignages très éloignés de ses valeurs. Admettre que l'on ne peut écouter un appel est une violence symbolique. Cependant, S.O.S Amitié affirme clairement qu'il existe un « droit de retrait », une autorisation de dire « non », voire de raccrocher le téléphone, pour sauver sa peau. Un appel pervers peut laisser des traces.

Éthique personnelle et éthique S.O.S Amitié

L'écoutante n'est pas sans ressources. Avant d'asséner un franc « non », elle peut réagir sur les indices donnés : réaffirmer la loi (bien sûr !), recentrer sur l'appelant (bien mieux), expliquer qu'elle ne peut pas tout et qu'elle est là pour écouter (très bien), reconnaître qu'elle est mal à l'aise et qu'elle préfère s'en tenir là (tout-à-fait congruent). Une seconde piste de réponses consiste à dénoncer le mécanisme de communication mis en place par le comportement pervers de l'appelant. En expliquant qu'il cherche peut-être à déstabiliser l'écoutante et qu'il pourrait plutôt raconter ce qui lui pèse sur le cœur. Il ne s'agit pas d'idéaliser - écouter un appel pervers n'est d'aucun secours et voué à l'échec - mais d'inviter l'appelant à se mettre à la recherche de ce qui en lui fonctionne ailleurs que dans la perversion. Mais le veut-il ?

Chaque écoutante, chaque écoutant, doit être au clair avec l'éthique de S.O.S Amitié et avec son éthique personnelle, avoir une idée des limites de l'écoute telle que la propose notre association et posséder le même discernement concernant ses propres capacités d'écoute. Alors, comment accorder de la dignité à l'appelant qui se présente dans ce type d'appel ? Cela reste à inventer, mais un témoignage peut être donné. Une écoutante, ayant repéré le jeu pervers qui s'installait, a eu cette phrase merveilleuse : « J'ai bien trop de respect pour vous, Monsieur, pour vous laisser aller sur cette voie. Je vous remercie de me comprendre, je vais raccrocher. »





L'emprise des mots de l'autre à S.O.S Amitié

On parle souvent de l'emprise à propos de la relation qu'exerce un individu sur un autre et dans laquelle le second perd de sa liberté. Dans ce cas, la dimension physique de sa présence, l'ascendant qu'il exerce y est un caractère essentiel de sa domination sur la personne sous emprise. Ajoutons le sentiment de paralysie du sujet, de son appareil psychique et une impression de menace exercée sur son intégrité.

AS.O.S Amitié l'appelant n'est présent qu'à travers sa parole et nullement par un corps ou un physique auxquels l'écouter ne pourrait se soustraire. La fuite est toujours possible dans la réalité... Par conséquent, ce que nous entendons par « emprise » au téléphone est plutôt la manière dont le discours et le langage vont faire intrusion dans l'écouter. Il faut saisir qu'au téléphone celle-ci s'exerce par les mots, vecteurs des pensées et de l'imaginaire de l'appelant, mais surtout par la manière dont ce discours est reçu par l'écouter. Ainsi cette « en prise directe » ne s'exerce pas à travers l'autorité ou le pouvoir de « l'empris(onn)eur », mais par la force que l'on donne aux paroles de l'appelant.

En partage, on évoque parfois des appels récurrents et « universels ». Ainsi, à en croire leurs propos, « l'homme à l'élastique » occupe l'espace et les pensées des écoutants. Fait-il emprise sur les postes ? Pas tellement. Sa finalité vise à créer des liens « élastiques » entre lui et eux, des liens qui claquent, qu'on coupe. Il ne cherche pas à prendre le pouvoir dans les têtes, à assurer une domination ou à parasiter les esprits, les âmes. Il veut se faire entendre de manière expansive. Il ne hante pas ; mais peut-être agace-t-il ?

Je réfute cette idée que « les mots tuent ». Si les guerres étaient faites à coups d'insultes, il y aurait peu de morts ! Lorsque nous sommes blessés par les paroles d'autrui, c'est d'abord parce que nous les comprenons ; cela fait sens pour nous. Ensuite parce que nous donnons à ces mots une importance extrême dans notre psychisme, en raison d'une vulnérabilité qui nous est propre. C'est alors de nous-mêmes que naît la fragilité, la douleur, la blessure et l'atteinte.

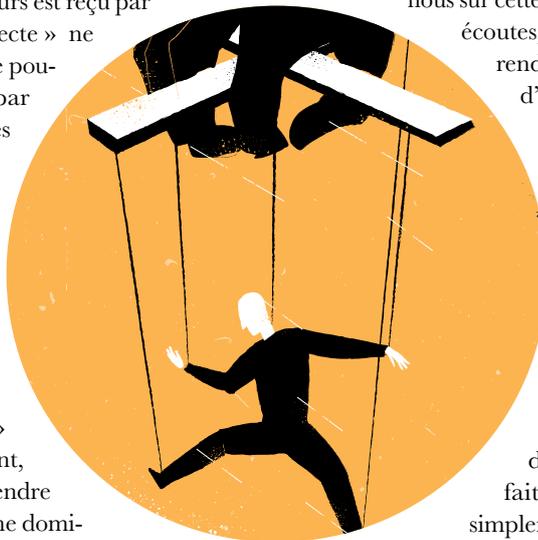
Dès lors, l'emprise de l'autre s'exerce (au téléphone en tout cas) parce que je consens inconsciemment et secrètement à celle-ci ; il touche probablement une zone où je suis sensible,

vulnérable, fragile. Il faudrait alors parler de l'emprise des mots, des pensées. Et pour comprendre ce mécanisme, je dois reconnaître en moi le pouvoir que je donne à l'autre. Si je ne comprends pas ses paroles ou leur attribue un autre sens, l'effet de ses pensées sera différent et peut-être m'échapperai-je un peu. Souvenons-nous que l'écoute à S.O.S Amitié s'exerce entre deux figures psychiques, l'avatar et l'artefact, qui se tiennent à distance de nos propres personnes. Et c'est peut-être au final l'emprise d'une partie de nous sur cette autre partie de nous qui, dans les écoutes, peut nous bouleverser ou nous rendre douloureux. Dit autrement : d'une représentation psychique en moi sur une autre partie de moi.

Mais les choses s'enrichissent si l'on rappelle que l'étymologie d'emprise (imprende-re) est la même que celle d'entreprendre et renvoie à l'entreprise, donc une œuvre créatrice. Il y a ambivalence car s'y trouve aussi une intention de nouer autour d'une dépendance, quelque chose qui fait vivre et peut-être grandir, ou simplement juste demeurer. L'emprise du pervers n'est pas celle du bébé sur sa mère.

Le travail de celle-ci visera, peu à peu, à se déprendre de ce que le petit qui s'agrippe voudrait garantir dans sa crainte de la chute et de l'angoisse d'abandon. Ce faisant, le voici confronté à la dé-marche en avant vers l'autonomie qui est, comme chacun sait, dépendre de plusieurs et non plus d'un seul. Là où l'emprise est comme le grappin de l'alpiniste planté dans la glace pour éviter de dévisser et poursuivre sa progression, au téléphone l'écouter fait figure de rocher, de surface où s'accrocher, offert à celui que l'angoisse d'effondrement travaille.

Dès lors, le partage se confirme vraiment comme le lieu où l'écouter peut se détacher de ces mécanismes afin de retrouver une liberté d'écouter tout, y compris ceux dont les mots sont em-prise directe et dont la pensée s'impose à nous.





Confier l'écoute à de jeunes écoutants ?

« Les jeunes ne viennent que pour la formation », « Ils ne restent pas », « Je n'aimerais pas que ma fille entende les choses que l'on est amené à écouter à S.O.S Amitié »... Dans certains postes, ces arguments entendus pourraient confirmer la nécessité de maintenir un âge minimum pour le recrutement.



Au sein des pays représentés à IFOTES, S.O.S Amitié, avec ses 4 % d'écoutes de moins de 40 ans et ses 75 % de plus de 60 ans, fait figure de vieille dame ! Que peut-on apprendre de nos voisins européens dans ce domaine ? C'est l'objet du projet YOUTHES consacré au recrutement, à la formation et à la motivation de jeunes écoutants de 20 à 34 ans, auquel la France participe actuellement. Voici les réponses au sondage effectué à l'été 2017 auprès de onze pays d'IFOTES dont les services d'écoute ne retiennent pas l'âge comme critère de sélection.

Quels bénéfices votre association trouve-t-elle à recruter de jeunes écoutants ?

Les jeunes font preuve d'enthousiasme, d'énergie et d'adaptabilité. Ils montrent une curiosité, une ouverture d'esprit et une facilité à acquérir les préceptes de l'écoute. Pour ceux ayant récemment terminé leurs études, ils sont au fait des problématiques de notre temps et apportent des idées nouvelles. L'équilibre entre jeunes écoutants et écoutants « senior »

reflète la société dans son ensemble et apporte dans l'équipe une meilleure compréhension mutuelle des problèmes de chaque génération. Leur présence revitalise le poste et incite les écoutants plus anciens à remettre en question, de façon positive, leur pratique. Leurs compétences en matière de nouvelles technologies font d'eux des aides précieuses pour la communication sur les réseaux sociaux et pour les échanges par messagerie et chat avec les jeunes appelants dont ils connaissent les problématiques, les besoins et le langage. Ils contribuent à donner une image plus moderne, plus ouverte et moins vieillotte de l'association.

Quels bénéfices les jeunes bénévoles peuvent-ils tirer de leur engagement auprès d'un service d'écoute ?

C'est d'abord la qualité de la formation dispensée qui les attire. Cela peut être des jeunes qui entreprennent des études dans le domaine de la psychologie ou de la sociologie à qui l'expérience

de l'écoute permet de se tester et de préciser un projet professionnel. Certains pays fournissent des références ou des certifications qui améliorent leur CV et leurs chances de trouver un emploi. Mais l'essentiel des avantages qu'ils en tirent se situe sur le plan humain : ils sont amenés, dans l'équipe comme à l'écoute, à rencontrer des personnes de milieux, d'âges et d'expériences différentes des leurs. Ils y gagnent en ouverture d'esprit, en maturité et apprennent la tolérance et l'empathie. Ils découvrent que l'écoute est un art et une compétence utile dans de nombreuses situations, même lorsque l'on a raccroché le téléphone ! Devenir écoutant, quel que soit son âge, est un facteur de développement personnel et d'une meilleure connaissance de soi. Les jeunes et les moins jeunes apprennent à être à l'écoute de leurs émotions et à les gérer, particulièrement dans des situations où le niveau de stress est élevé. En s'impliquant auprès d'un service d'écoute, les jeunes développent leur sens de l'engagement et de la responsabilité, de la solidarité et de la générosité. Ils découvrent par l'aide apportée aux autres qu'ils ont un rôle dans la société. Il leur est donné de, peut-être, connaître cette expérience forte et signifiante de sauver des vies.

RECRECITER ET FORMER DES JEUNES, C'EST S'ASSURER QUE CETTE CONTRIBUTION À LA SOCIÉTÉ PERDURERA À L'AVENIR.

Quels bénéfices pour la cité, pour la société ?

Dans un monde où l'on déplore le manque de tolérance, de respect de l'autre, de solidarité et de valeurs, se refuser à offrir à des jeunes qui y sont prêts et qui sont demandeurs, une formation à l'écoute telle qu'elle se pratique dans nos associations, est un non-sens. Former des jeunes, c'est contribuer à en faire des citoyens engagés et attentifs aux autres, ce qui aura une incidence dans leur vie personnelle et familiale, leurs relations sociales ainsi que dans leur environnement professionnel.

Nous sommes tous bien persuadés de l'importante contribution de nos services d'écoute à la société : ils visent au mieux-être émotionnel et psychologique de nos communautés ; ils développent une culture du « care » ; ils aident à traverser les crises ; ils soulagent les souffrances et la solitude ; ils sauvent des vies.

S.O.S Amitié en France

N° d'appel : 09 72 39 40 50

Albi

05 63 54 20 20
BP 70 - 81002 Albi cedex

Angers

02 41 86 98 98
BP 72204
49022 Angers cedex 2

Annecy

04 50 27 70 70
BP 360 - 74012 Annecy cedex

Arras

03 21 71 01 71
BP 50511 - 62008 Arras cedex

Avignon

04 90 89 18 18
BP 128
84007 Avignon cedex 1

Besançon

03 81 52 17 17
BP1572
25009 Besançon cedex

Bordeaux

05 56 44 22 22
BP 20002
33030 Bordeaux cedex

Brest

02 98 46 46 46
BP 11218
29212 Brest cedex 1

Caen

02 31 44 89 89
Maison des associations
7 bis, rue Neuve Bourg l'abbé
14000 Caen

Charleville-Mézières

03 24 59 24 24
BP 444 - 08098 Charleville-Mézières cedex

Clermont-Ferrand

04 73 37 37 37
Centre Jean Richepin,
17 rue Jean Richepin
63000 Clermont-Ferrand

Dijon

03 80 67 15 15
Maison des Associations BV8
2 rue des Corroyeurs
21068 Dijon cedex

Grenoble

04 76 87 22 22
BP 351
38014 Grenoble cedex

La Rochelle

05 46 45 23 23
BP 40153
17005 La Rochelle cedex 1

Le Havre

02 35 21 55 11
BP 1128
76063 Le Havre cedex

Le Mans

02 43 84 84 84
BP 28013
72008 Le Mans cedex 1

Lille

03 20 55 77 77
BP 10 - 59010 Lille cedex

Limoges

05 55 79 25 25
BP 11 - 87001 Limoges cedex

Lyon Caluire

04 78 29 88 88
Lyon Villeurbanne
04 78 85 33 33
BP 11075
69612 Villeurbanne cedex

Marseille

04 91 76 10 10
BP 194
13268 Marseille cedex 8

Metz

03 87 63 63 63
BP 20352 - 57007 Metz cedex 1

Montpellier

04 67 63 00 63
BP 6040
34030 Montpellier cedex 1

Mulhouse

03 89 33 44 00
BP 2116
68060 Mulhouse cedex

Nancy

03 83 35 35 35
BP 212 - 54004 Nancy cedex

Nantes

02 40 04 04 04
BP 82228
44022 Nantes cedex 1

Nice

04 93 26 26 26
BP 1421 - 06008 Nice cedex 1

Nord Franche-Comté

03 81 98 35 35
Esp. Associatif - 1 rue du Château
25200 Montbéliard

Orléans

02 38 62 22 22
BP 5251
45052 Orléans cedex 1

Paris & Ile-de-France

01 42 96 26 26
Secrétariat 7 rue Heyrault
92100 Boulogne-Billancourt
cedex

Pau

05 59 02 02 52
BP 555
64012 Pau université cedex

Pays d'Aix

04 42 38 20 20
BP 609
13093 Aix-en-Provence cedex
02

Perpignan

04 68 66 82 82
BP 40456
66004 Perpignan cedex 4

Poitiers

05 49 45 71 71
BP 21 - 86001 Poitiers cedex

Reims

03 26 05 12 12
Maison de la vie associative
Boite 214/56
122 bis rue du Barbâtre
51100 Reims

Rennes

02 99 59 71 71
BP 70837 35008 Rennes cedex

Roanne

04 77 68 55 55
19 rue Benoît Malon
42300 Roanne

Rouen

02 35 03 20 20
BP 1104
76174 Rouen cedex 1

St Étienne

04 77 74 52 52
Maison des Associations,
Casier 101
4 rue André Malraux
42000 St Étienne

Strasbourg

03 88 22 33 33
BP 125
67028 Strasbourg cedex 1

Toulon

04 94 62 62 62
BP 2028
83060 Toulon cedex

Toulouse

05 61 80 80 80
BP 31327
31013 Toulouse cedex 6

Tours

02 47 54 54 54
BP 11604
37016 Tours cedex 1

Troyes

03 25 73 62 00
BP 186
10006 Troyes cedex

English speaking

S.O.S. HELP

01 46 21 46 46

BP 43
92101 Boulogne-Billancourt
cedex

SIÈGE FÉDÉRAL

01 40 09 15 22

33, rue Linné
75005 Paris

www.sos-amitie.com

S.O.S
Amitié

S.O.S Amitié France est une Association loi de 1901 - Reconnue d'Utilité Publique par décret du 15 février 1967.

